



HAL
open science

Jahāngīr et son frère Šāh 'Abbās : compétition et circulation entre deux puissances de l'Asie musulmane de la première modernité

Corinne Lefèvre

► To cite this version:

Corinne Lefèvre. Jahāngīr et son frère Šāh 'Abbās : compétition et circulation entre deux puissances de l'Asie musulmane de la première modernité. Denis Hermann; Fabrizio Speziale. Muslim Cultures in the Indo-Iranian World during the Early-Modern and Modern Periods, Klaus Schwarz; IFRI (Institut Français de Recherche en Iran), pp.23-56, 2010, Islamkundliche Untersuchungen Band 290. hal-00706236

HAL Id: hal-00706236

<https://hal.science/hal-00706236>

Submitted on 4 Jan 2019

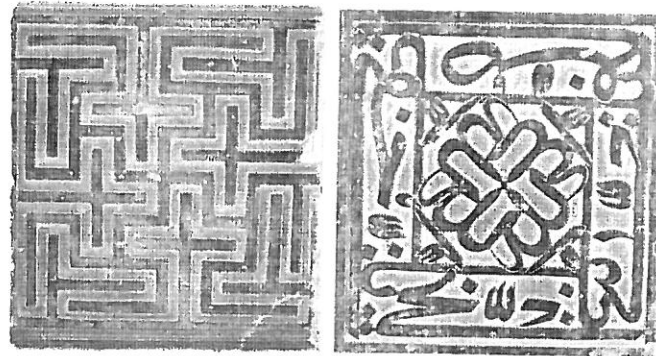
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ISLAMKUNDLICHE UNTERSUCHUNGEN • BAND 290
BIBLIOTHÈQUE IRANIENNE • VOL. 69

Denis Hermann / Fabrizio Speziale (eds.)

**Muslim Cultures
in the Indo-Iranian World
during the Early-Modern and Modern Periods**



INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE EN IRAN
KLAUS SCHWARZ VERLAG • BERLIN



Bibliografische Information der Deutschen Bibliothek
Die Deutsche Bibliothek verzeichnet diese Publikation in der
Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten
sind im Internet über <http://dnb.ddb.de> abrufbar.

British Library Cataloguing in Publication data
A catalogue record for this book is available from the British Library.
<http://www.bl.uk>

Library of Congress control number available
<http://www.loc.gov>

Cover illustration:
Details from the Ibrāhīm Rawza (1626),
Bijapur/India (F. Speziale)

www.klaus-schwarz-verlag.com
www.ifiran.org

Tous droits réservés.
All rights reserved.
No part of this book may be reproduced or transmitted in any
form or by any means, electronic or mechanical, including
photocopying, recording or by any information storage and
retrieval system, without the written permission of the
Publisher, except where permitted by law.

© 2010 by Klaus Schwarz Verlag GmbH Berlin
Erstausgabe
1. Auflage
Layout: Annette Caracache, IFRI Teheran
Herstellung: J2P Berlin
Gedruckt auf chlorfrei gebleichtem Papier
Printed in Germany
ISBN 978-2-909961-45-3
ISBN 978-3-87997-364-4

CONTENTS

LIST OF CONTRIBUTORS	8
INTRODUCTION	
Denis Hermann - Fabrizio Speziale	9
I. POLITICS AND SOCIETY IN IRAN AND INDIA DURING THE SAFAVID- MUGHAL PERIOD	21
Corinne Lefèvre:	
Jahāngīr et son frère Šāh 'Abbās: compétition et circulation entre deux puissances de l'Asie musulmane de la première modernité	23
Hasan Bashir:	
Intellect and the Limits of Reason: Native and European Responses to Early-Modern Indian Political Thought	57
Andrew Newman:	
Towards a Reconsideration of the « Isfahan School of Philosophy »: Šayḥ Bahā al-Dīn and the Role of the Safavid 'Ulamā	83
II. THE SHI'Ī LEGACY IN THE DECCAN	123
Scott Kugle:	
Courting 'Alī: Urdu Poetry, Shi'ī Piety and Courtesan Power in Hyderabad	125
Andreas D'Souza:	
The Influence of <i>Rawḍa-ḫwānī</i> on the development of <i>Nawḥa</i> in the Deccan	167

Karen G. Ruffie:		
Karbala in the Indo-Persian Imaginaire: The Indianizing of the Wedding of Qāsim and Fātima Kubrā.....	181	
III. INDIAN AND IRANIAN SUFIS		
Alberto Ventura:		
Une interprétation mystique de la <i>šarī'a</i> selon Šayḥ Ahmad Sirhindī	203	
Sajida S. Alvi:		
Renewal of the Čiṣṭī Order in Eighteenth-Century Punjab. Converging Paths of Two Sufī Masters: Maulānā Faḥr al-Dīn Aurangābādī and Nūr Muḥammad Mahāravī	217	
Leonard Lewisoḥn:		
The <i>Qawā'im al-anwār</i> of Rāz-i Šīrāzī and Shi'ī Sufism in Qajar Persia	247	
IV. THE RELIGIOUS MILIEU AND THE REFORMIST DISCOURSE.....		
Marc Gaborieau:		
« Wahhabisme » et modernisme : généalogie du réformisme religieux en Inde (1803-1914).....	275	
Denis Hermann:		
La défense de l'enseignement de l'arabe au cours du mouvement constitutionnel iranien (1906-1911).....	301	
V. SCIENTIFIC AND PHILOSOPHICAL STUDIES		
Sorja Brenjes:		
The Mathematical Sciences in Safavid Iran: Questions and Perspectives	325	
Fabrizio Speziale:		
Les traités persans sur les sciences indiennes : médecine, zoologie, alchimie	403	
Sajjad Rizvi:		
Mīr Dāmād and the Debate on <i>Ḥudū'i-dahrī</i> in India.....	449	
G. A. Lipton:		
Muḥibb Allāh Ilāhābādī's <i>Taswiyā</i> Contextualized	475	
VI. ENCOUNTERS WITH THE INDIAN TRADITIONS		
Dušan Deač:		
Šahādat or Šahā Datta? Locating the Mysterious Fakr in the Marathi Texts	501	
Svevo D'Onofrio:		
A Persian Commentary to the <i>Upaniṣads</i> : Dārā Šikōh's « <i>Sirr-i-akbar</i> »	533	
Véronique Boullier:		
Dialogue entre les Nāth yogīs et l'islam.....	565	
INDEX	585	

JAHĀNGĪR ET SON FRÈRE ŠĀH 'ABBĀS : COMPETITION ET CIRCULATION ENTRE DEUX PUISSANCES DE L'ASIE MUSULMANE DE LA PREMIÈRE MODERNITÉ

Corinne Lefèvre

Abstract: Since the time of Babur (r. 1526-1530), the Safavids – rather than the Ottomans or the Uzbeks – were the dynasty with which the Mughals were the most closely connected. This intimate relationship also entailed a strong territorial and ideological rivalry. Competition with the Mughals played an important role in the new ideological formulas elaborated during the reign of Šāh 'Abbās (r. 1587-1629). Whatever the intensity of this rivalry, it never acted as an impediment to the circulation of goods, people, or ideas between the two poles. As a matter of fact, the migration of Iranian elites into Mughal India crucially informed the shaping of Mughal culture and state. This was especially the case under Jahāngīr (r. 1605-1627) whose reign is generally associated with Iranian administrative hegemony. While the transparency of the « world conqueror » has often been deemed a sign of political weakness, it is here thoroughly re-examined.

Lorsque je devins empereur, il me vint à l'esprit que je devrais changer mon nom afin qu'on ne le confondît pas avec celui des empereurs de Rūm [les Ottomans]. Une inspiration de l'au-delà m'ayant suggéré que la domination du monde (*jahāngīrī*) était la tâche des empereurs, je pris le nom de Jahāngīr¹.

Lorsqu'à son avènement en 1605 le prince Salīm adopta le titre de « Jahāngīr » (littéralement, « celui qui saisit le monde » et, plus communément, le « conquérant du monde »), il ne fait guère de doute qu'il ne s'adressait pas seulement aux sujets de son royaume – microcosme représentant le macrocosme – mais reprénait à son compte, tout au moins métaphoriquement, l'idée d'empire universel qui avait animé les réalisations de ses deux prestigieux ancêtres, Čīngīz Hān (m. 1227) et Timūr (m. 1405). Ce faisant, il affirmait

¹ Jahāngīr 1999, p. 22 qui fait ici référence aux sultans ottomans Salīm I^{er} (r. 1512-1520) et Salīm II (r. 1566-1574).

également sa prééminence vis-à-vis des trois autres grandes puissances de l'Asie musulmane contemporaine : les dynasties ottomane, safavide et uzbèke. Que Jahāngīr (r. 1605-1627) ait réalisé un coup de maître face à des souverains dont les noms de règne apparaissent désormais ridiculement modestes – qu'il s'agisse du Safāvide Šāh 'Abbās (r. 1587-1629), des Ottomans Ahmad I^{er} (r. 1603-1617), Mustafā I^{er} (r. 1617-1618 puis 1622-1623), Utmān II (r. 1618-1622) et Murād IV (r. 1623-1640), ou encore des Uzbèks Walī Muhammad (r. 1605-1611) et Imām Qulī Hān (r. 1611-1641), la fortune de la titulature moghole ainsi inaugurée ne permet pas d'en douter : les successeurs immédiats de Jahāngīr choisirent en effet de régner sous les noms de Šāh Jahān (« l'empereur du monde ») et d'Ālamgīr (« le conquérant du monde ») et la tradition se poursuivit tout au long du XVIII^e siècle, devenant à cette époque une réponse symbolique à l'affaiblissement croissant du pouvoir central².

Défini lancé aux puissances rivales qui l'entouraient, le titre adopté par le prince Salīm peut également être interprété comme le signe de la volonté royale de définir le pouvoir moghol en relation avec le monde environnant. De fait, et à l'inverse de ce que l'« indocentrisme » traditionnel des études mogholes pourrait donner à penser, l'empire timouride fut loin de fonctionner en vase clos, et le XVII^e siècle inauguré par le règne de Jahāngīr témoigna au contraire d'une ouverture croissante sur l'extérieur. Cette période vit en effet un développement et une diversification sans précédent de la présence européenne sur le sous-continent ainsi qu'un accroissement des échanges avec l'Occident. Loin de se limiter aux domaines économique et commercial, ces relations eurent également un impact non négligeable au niveau culturel : les recherches menées par les historiens de l'art sur les œuvres produites dans l'atelier impérial ont ainsi mis en lumière l'importance de l'apport européen dans l'évolution de la peinture moghole, notamment dans l'élaboration de portraits allégoriques³. Thème central des recherches menées durant la période de domination britannique, la question des rapports entre Inde précoloniale et puissances européennes s'est naturellement imposée comme une des préoccupations majeures des historiographies nationaliste et marxiste qui virent le jour à partir des années 1920. Si l'intérêt porté à cette question continue aujourd'hui encore d'être pleinement justifié, la centralité qui lui a été accordée a cependant conduit à négliger les relations qui unissaient l'empire timouride à des royaumes géographiquement et culturellement bien plus proches de lui. De ce point de vue, l'historiographie moghole apparaît curieusement fermée sur

elle-même, notamment sur des sujets aussi centraux que la construction étatique et l'idéologie impériale⁴.

L'historien désireux d'explorer la piste transdynastique se trouve ainsi face à deux grands types de travaux. D'une part, quelques histoires diplomatiques de facture traditionnelle qui sont certes précieuses de par la richesse des matériaux mis à jour mais qui ne les confrontent guère aux sujets évoqués plus haut⁵. D'autre part, une poignée de comparaisons de type structuraliste, principalement menées par les historiens de l'« école d'Aligarh » et qui, comme l'ont justement souligné Muzaffar Alam et Sanjay Subrahmanyam, aboutissent *volens volens* à présenter une nouvelle fois les quatre grands empires musulmans comme autant de variations régionales du vénérable despotisme oriental ou, en langage marxisant, du non moins respectable Mode de Production Asiatique⁶. Aux marges de l'historiographie moghole proprement dite, on trouve en outre un certain nombre d'études qui, directement ou indirectement, s'intéressent à la circulation des élites (diplomates, marchands, lettrés, soufis) à l'intérieur des espaces définis par ces quatre États et abordent, pour certaines, la question du rôle de ces élites dans la diffusion des idées politiques entre ces pôles⁷. Enfin, les vingt dernières années ont vu la parution d'un nombre non négligeable de travaux s'attachant à analyser conjointement les discours (tant textuels qu'iconographiques ou architecturaux) élaborés par les différentes dynasties pour légitimer leur pouvoir. Souvent dues à des historiens non spécialistes de l'Inde moghole, ces études ont particulièrement insisté sur l'importance des héritages čingizhanide et timouride dans la genèse de ces formulations idéologiques et sur les modalités de leur appropriation dans chacun des empires⁸.

Comme l'indique ce rapide tour d'horizon, les recherches reliant les histoires politiques et culturelles des grandes puissances musulmanes de la première modernité restent à ce jour largement fragmentaires. Cet axe de questionnement apparaît pourtant incontournable dans la mesure où, en Asie musulmane (tout

4. Cela est beaucoup moins vrai dans les domaines de la littérature, de la peinture et de l'architecture où l'importance de l'élément persan est, par exemple, depuis longtemps reconnu.

5. Edwards 1915 ; Rahim 1934-1935 ; Islam 1970 et, dans une moindre mesure, Farooqi 1989.

6. Alam - Subrahmanyam 2000, pp. 5-6. Pour des exemples de telles comparaisons, voir Ali 1975 et 2000 ; Moosvi 2002.

7. Voir, entre autres, Alam - Subrahmanyam 2007 ; Dadyar 1999 ; Dale 2003 ; Digby 1993 ; Gopal 1998 ; Haidar 2004 ; Haneeda 1997 ; Khan 2002 ; Khan 1998 ; Levi 2002 ; Robinson 1997 ; Subrahmanyam 1992 ainsi que les contributions réunies dans Levi 2007.

8. Voir notamment Balahabilar 2007 ; Calmard 2000 ; Dale 1998 ; Foltz 2001 et Watson 1995. Dans le domaine artistique, les contributions les plus importantes sont celles de Necipođlu 1993 et de Lentz - Lowry 1989.

2. Le XVIII^e siècle vit ainsi le règne de deux Šāh 'Ālam (« empereur du monde ») en 1707-1712 puis 1759-1806, et d'un second Ālamgīr (1754-1759).

3. À ce sujet, voir par exemple Franke 2005 ; Koch 2001 et Bailey 1998.

comme d'ailleurs en Europe), la période de la première modernité fut une époque de lutte inter-impériale, mais aussi d'imitation et de compétition symbolique et idéologique. Comme l'a souligné Sanjay Subrahmanyam dans un article programmatique sur les « Connected Histories » :

Les idées et les constructions mentales circulaient également à travers les frontières politiques de ce monde, et – même si leurs expressions locales étaient spécifiques – elles nous permettent de voir que ce qui nous occupe, ce ne sont pas des histoires séparées et comparables, mais des histoires connectées [...]. Toute considération de la construction étatique durant la première modernité qui négligerait cet élément de la circulation des élites passerait à côté d'un des thèmes-clés qui caractérisent la période : c'est-à-dire, un changement dans la nature et l'échelle du mouvement des élites à travers les frontières politiques⁹.

Une telle réflexion apparaît d'autant plus nécessaire à l'échelle du monde indo-iranien que c'est avec les Safavides, bien plutôt qu'avec les Ottomans ou les Uzbecks, que les Moghols entretenirent les rapports les plus étroits et les plus suivis. Bābur (r. 1526-1530) lui-même, le fondateur de la dynastie moghole, rechercha et obtint l'aide du premier Safavide Šāh Isma'īl (r. 1501-1524) pour reconquérir Samarkand sur les Uzbecks et c'est également en Iran, à la cour de Šāh Tahmāshb (r. 1524-1576) qu'Humāyūn (r. 1530-1540 puis 1555-1556) trouva refuge en 1544 après avoir été chassé de l'Inde par le souverain Afghan Šēr Šāh Sūr (r. 1539-1545). Ces deux épisodes marquèrent durablement les relations ultérieures entre les deux dynasties. D'une part, ils firent des Moghols les débiteurs des Safavides, un fait que les souverains iraniens ne se privèrent pas de rappeler régulièrement à leurs voisins dans leur correspondance diplomatique¹⁰. Au milieu du XVII^e siècle encore, Šāh 'Abbās II (r. 1642-1666) décida d'orner son nouveau palais du Čihil Šūtin d'une peinture murale représentant Humāyūn en audience à la cour de Šāh Tahmāshb¹¹. De ce point de vue, il est également très intéressant de noter que, lorsque le dernier Safavide Šāh Sultān Husayn (r. 1694-1722) vit son pouvoir menacé par les Afghans gīlzaï, il envoya plusieurs missions en Inde pour demander l'aide des Moghols. À la cour de Muḥammad Šāh (r. 1719-1748), Nizām al-mulk fut le seul *amir* à plaider en faveur de l'envoi d'une aide militaire, faisant valoir que les Moghols

9. Subrahmanyam 1997, p. 747. Sur le concept d'« histoires connectées », voir également les contributions rassemblées dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, LIV/4bis, 2007, ainsi que Gruzinski 2001 pour une réflexion dans le cadre de la monarchie espagnole.

10. Voir notamment Islam 1979-1982, vol. 1, J. 47 p. 144 et Ab. 245, pp. 451-452, pour des exemples datant respectivement des règnes de Jahāngīr et d'Awrangzeb (r. 1658-1707).

11. Babaei 1994.

s'acquitteraient ainsi de la dette qu'ils avaient contractée à l'égard des Safavides à l'époque d'Humāyūn¹². Outre le poids symbolique qu'acquiescent ces deux épisodes, les conditions particulières auxquelles Bābur et Humāyūn durent se soumettre pour obtenir l'aide des Safavides eurent également d'importantes répercussions. Les deux Moghols se virent en effet contraints d'embrasser (momentanément) le chiisme, et cette déviation vis-à-vis de l'orthodoxie sunnite fut d'ailleurs par la suite habilement exploitée par les Uzbecks pour discréditer la dynastie. Cette conversion temporaire au chiisme rappelle opportunément que l'hétérodoxie des Safavides ne constitua jamais une barrière dans leurs relations avec les Moghols. Sauf dans les moments de tension politique extrême (comme, par exemple, après la prise de Qandahar par Šāh 'Abbās en 1622), les Moghols invoquèrent rarement le chiisme des Safavides pour les disqualifier politiquement. De fait, même si une alliance des puissances sunnites moghole, uzbek et ottomane fut évoquée à plusieurs reprises de part et d'autre, elle ne déboucha sur aucune action conjointe d'envergure¹³. Par ailleurs, il est bien évident que l'emploi d'une rhétorique de l'orthodoxie dans ce contexte servirait avant tout à légitimer l'attaque d'une puissance musulmane concurrente. Enfin, et *a contrario*, il est intéressant de noter que le chiisme des Safavides contribua de façon indirecte à la dynamique circulaire de l'Iran vers le sous-continent : il est en effet difficile de nier que l'intolérance religieuse des Safavides fut un des facteurs qui poussèrent nombre d'Iraniens sur la route de l'Inde moghole même si, comme on le verra par la suite, l'importance de ce facteur ne doit pas être surestimée.

Cependant, et comme l'indiquent déjà ces quelques réflexions, les relations entre Safavides et Moghols furent également marquées, dès les origines, par une forte rivalité territoriale et idéologique. La lutte pour le contrôle de Qandahar constitua ainsi un point de tension permanent entre les deux dynasties : située sur un axe stratégique reliant l'Inde à l'Iran et au Moyen-Orient, la forteresse assurait en effet à son possesseur la sécurité de Kaboul (dans le cas des Moghols) ou du Khorasan (dans celui des Safavides). S'il n'est pas utile d'entrer ici dans le détail de l'événementiel de cette lutte (Qandahar changea dix-sept fois de mains au cours des XVI^e-XVIII^e siècles), quelques remarques s'imposent toutefois concernant les moyens mis en œuvre par ses

12. Islam 1970, p. 138.

13. En 1577, 'Abd Allāh Ḥān Uzbek (r. 1583-1598) proposa ainsi une alliance anti-safavide à Akbar, qui la refusa. Entre 1622 et 1627 eurent lieu des pourparlers à ce même sujet entre Imām Qulī Ḥān, Murād IV et Jahāngīr, la mort de ce dernier mettant cependant fin au projet. Enfin Šāh Jahān conclut en 1635, dans le contexte de son projet de reconquête de Qandahar, une alliance anti-safavide avec les Uzbecks et invita Murād IV à leur adjoindre ses forces, Islam 1970 ; Farooqi 1989.

protagonistes : outre la classique campagne militaire, Šāh Jahān (r. 1628-1658) eut par exemple recours à la subornation du gouverneur safavide de la forteresse ('Alī Mardān Hān, 1638), tandis que Šāh 'Abbās entreprit, après un premier échec militaire en 1606-1607, d'amadouer Jahāngīr en multipliant l'envoi d'ambassades et de présents¹⁴. La cour jahāngiride reçut ainsi la visite de trois ambassades majeures – successivement menées par Yādgar Sulṭān 'Alī Talīb (1611-1613), Muḥammad Ridā Beg (1616-1617) et Zaynal Beg (1620-1622) – auxquelles on doit ajouter plusieurs missions de moindre envergure¹⁵. Face à cette déférente diplomatie, le Moghol ne dépecha certes en retour qu'une seule ambassade mais il déploya à cette occasion toute la munificence nécessaire pour convaincre le monarque safavide de la supériorité de sa richesse et de sa puissance. Si le témoignage d'Iskandar Beg Munšī montre que l'arrivée de l'ambassadeur moghol Hān 'Alam à Qazvin produisit bien l'effet escompté auprès de la cour, il permet également d'observer la façon dont un tel événement pouvait être détourné au profit du Šāh : selon le chroniqueur, aucun roi d'Iran n'avait jusqu'alors reçu une telle preuve d'amour de la part d'un souverain étranger¹⁶. En d'autres termes, plus encore que la puissance de Jahāngīr, c'était celle d'Abbās qui se trouvait ainsi exaltée.

Si cet épisode constitue un bon témoignage du sentiment de compétition qui animait les deux souverains, il est loin d'en donner à lire toutes les implications. Ce sont précisément celles-ci qu'on se propose d'examiner ici en scrutant au plus près la façon dont la rivalité entre ces deux frères ennemis informa les formulations idéologiques et les choix politiques élaborés dans chacun des empires. Dans ce contexte, il n'est pas inutile de rappeler que si l'iranophilie du « conquérant du monde » a été maintes fois soulignée, on s'est rarement interrogé sur ses motivations : le prestige d'une culture persane pluriséculaire joua bien évidemment un rôle très important, mais un autre facteur de nature plus conjoncturelle doit également être pris en compte. On veut parler ici de l'exceptionnelle stature politique de Šāh Abbas et du modèle que pouvaient constituer ses réformes centralisatrices aux yeux d'un Jahāngīr qui, contrairement à ce qui est souvent avancé, était tout aussi soucieux que

son prédécesseur Akbar (r. 1556-1605) de renforcer l'autorité impériale¹⁷. Pôle rival et source d'inspiration, c'est probablement en ces termes que le souverain moghol concevait les États de son « frère » Šāh 'Abbās qui, de son côté, s'évertua à parer son pouvoir de connexions timourides toujours plus nombreuses.

RIVALITÉ DES DISCOURS IMPÉRIAUX

Si l'on se place, dans un premier temps, du point de vue safavide, l'évolution de l'historiographie officielle sous Šāh 'Abbās fournit un premier cas d'étude intéressant. L'abandon par ce monarque du rôle de *pīr-u-muršīd* (maître et guide spirituel) des Qizilbāš et la promotion simultanée de l'imānisme comme principal pilier légitimant de la dynastie sont aujourd'hui des faits bien connus¹⁸. Les récents travaux menés par Sholeh Quinn et Maria Szuppe ont par ailleurs attiré l'attention sur un élément du discours impérial jusqu'ici largement ignoré et particulièrement intéressant dans la présente perspective : la multiplication des connexions timourides dans les chroniques safavides contemporaines¹⁹.

Ce phénomène se manifesta avec une emphase particulière dans trois ouvrages historiques composés, il faut le souligner, précisément après que Šāh 'Abbās fut sorti vainqueur de la seconde guerre civile et eut réaffirmé son autorité face aux Qizilbāš (1590)²⁰. Les chroniqueurs explorèrent plusieurs voies pour ancrer durablement le pouvoir safavide dans l'héritage timouride dont une seule, la plus pérenne et de loin la plus efficace, retiendra ici l'attention. Suivant un processus très largement attesté dans l'histoire des sociétés tant occidentales qu'orientales, ces historiens s'attelèrent en effet à la réécriture des origines de la dynastie en insérant dans leur texte le récit de la rencontre apocryphe entre Timūr et certains *pīr* de l'ordre safavide. Le plus ancien récit de cette rencontre apparaît dans un ouvrage de 1563²¹, mais c'est Iskandar Beg Munšī, le chroniqueur officiel du règne de Šāh 'Abbās, qui en proposa le premier une version historiquement vraisemblable. Suivant celle-ci, Timūr serait allé rendre hommage au *šayḫ* safavide Ḥwāja 'Alī (m. 1427) au retour de sa campagne d'Anatolie en 1404 : à cette occasion, il serait non seulement devenu le disciple du *šayḫ* mais lui aurait également cédé en *waqf* les terres situées

14. Islam 1970, pp. 69 et 80. Cette interprétation se trouve en outre confirmée de façon indirecte par la chronologie officielle du règne de Šāh 'Abbās – la *Tarīḫ-i 'ālam-āra-yi tabbāst* d'Iskandar Beg Munšī (*L'histoire ornant le monde de [Šāh] 'Abbās, 1629*) – suivant laquelle tous les ambassadeurs envoyés auprès de Jahāngīr depuis son avènement avaient évoqué sans succès l'épineuse question de Qandahar. Munšī 1978-1986, vol. 2, pp. 1193-1194.

15. Parmi ces dernières, on peut citer les missions de Muḥyīd Beg en 1615, de Sayyīd Ḥasan en 1619, de Mīr Wāḥ Beg et Ḥaydar Beg en 1622 et d'Agā Muḥammad en 1625-1626, Islam 1970, pp. 76-77, 83 et 85.

16. Munšī 1978-1986, vol. 2, pp. 1158-1160.

17. Pour une démonstration de ce point, voir Letfèvre 2007a et 2007b.

18. On consultera notamment à ce sujet Babayan 2002.

19. Quinn 2000 ; Szuppe 1997.

20. Il s'agit du *Ḥudāsat al-tawārīḫ* (*Abrégé des histoires, 1590-1591*) de Qaḍī Aḥmad Qumī, des *Futūḥat-i ḥumyān* (*Les victoires augustes, 1598-1599*) de Siyāq Nizām et de la *Tarīḫ-i 'ālam-āra-yi tabbāst* déjà mentionnée.

21. Quinn 2000, p. 86.

autour d'Ardabil, cœur de l'ordre et de la dynastie safavide ; enfin, et toujours suivant Munšī, la *waqfiyya* (document de dotation en *waqf*) attestant de la légalité de la cession tomba opportunément entre les mains des Safavides lors d'une campagne dans la région de Balkh en 1602-1603. S'il a effectivement existé, ce document était en réalité un faux forgé par les autorités safavides, probablement peu de temps avant ladite campagne²².

Ainsi authentifiée et officialisée par Iskandar Beg Munšī, la légende de Tīmūr et de Šayḥ Ḥwāja Āli devint un puissant instrument au service de la dynastie : elle renforça non seulement son autorité spirituelle en plaçant Tīmūr parmi les disciples de l'ordre safavide, mais consolida également la légitimité de son pouvoir temporel en le faisant résulter d'une sorte de mandat timouride²³. Que cet instrument ait été jugé efficace par les monarques safavides et leurs historiographes, la fortune de la légende dans les chroniques postérieures au règne de Šāh Ābbās ne permet guère d'en douter : sans cesse enrichie par de nouveaux ajouts, celle-ci s'imposa en effet comme un des piliers du discours sur les origines de la dynastie²⁴.

En outre, il est particulièrement intéressant de noter que la connexion timouride n'envahit pas seulement le champ du discours historiographique mais pénétra également les productions iconographiques et architecturales commandées par Šāh Ābbās. S'il est vrai que ce monarque fut loin de porter à l'art du livre un intérêt comparable à celui de son grand-père Šāh Ṭahmāšb, il s'employa cependant à remettre sur pied un atelier impérial qui avait pratiquement cessé d'être actif durant la seconde guerre civile (1576-1590)²⁵. Les œuvres associées avec certitude au patronage du souverain furent certes rares, mais elles témoignent d'une attraction indéniable envers les formes timourides : réalisés respectivement vers 1605-1609 et en 1614, les manuscrits illustrés du *Maniq al-tayr* (La conférence des oiseaux) du poète persan Aṭfār et du *Šāh-nāma* (Livre des Rois) de Firdawš furent ainsi exécutés dans un style timouride volontairement archaïsant et tranchant avec la manière safavide alors en vogue²⁶. Suivant Anthony Welch, ce « renouveau timouride » se fit essentiellement sentir dans les quinze premières années du XVII^e siècle, mais on

doit noter qu'il marqua aussi fortement de son empreinte les nombreux projets architecturaux patronnés par Šāh Ābbās²⁷.

Face à la multiplication des références timourides dans le discours impérial élaboré par ce monarque, une question essentielle s'impose : pourquoi cette formulation idéologique émergea-t-elle précisément à cette époque et à qui s'adressait-elle ? L'évolution politique du royaume safavide à partir de la fin du XVI^e siècle – marquée par un puissant mouvement de centralisation qui s'opéra au détriment des Qizilbāš et s'accompagna d'une certaine sécularisation du pouvoir safavide – fournit un premier élément d'explication. En tant que descendant du septième imām, Šāh Ābbās continua certes d'occuper une place privilégiée dans le paysage religieux safavide, mais son rôle s'apparentait désormais davantage à celui d'un protecteur et propagateur de l'imānisme – l'autorité spirituelle passant progressivement entre les mains des oulémas chiites. Simultanément, il consolida le pouvoir temporel de la dynastie et lui donna une coloration impériale en l'associant à l'une des plus illustres figures de domination universelle du monde islamique – le Šāhīb-i qirān (maître de la conjonction astrale auspiciouse) Tīmūr. La connexion timouride ainsi établie servit en outre à rehausser le prestige et à asseoir la légitimité des Safavides face à leurs rivaux musulmans. Dans ce domaine, l'importance du rôle joué par la rivalité avec les Moghols peut difficilement être sous-estimée.

Ce n'est en effet pas un hasard si, en 1603, le prince Salīm et futur Jahāngīr reçut de la part de Šāh Ābbās une lettre évoquant la *waqfiyya* établie par Tīmūr au bénéfice de Šayḥ Ḥwāja Āli. Non seulement tous les détails de la découverte y étaient-ils soigneusement consignés, mais la lettre incluait également une copie du précieux document et soulignait fort opportunément l'ancienneté et l'étroitesse des relations entre les deux dynasties, depuis l'époque de Tīmūr jusqu'aux règnes de Šāh Ṭahmāšb et d'Humāyūn²⁸. Et s'il est vrai, comme l'a justement remarqué Riazul Islām, qu'on ne trouve nulle mention de ce document dans les sources mogholes contemporaines ou postérieures, une remarque isolée d'Abū al-Faḏl montre tout au moins que la légende de la rencontre entre Tīmūr et le *šayḥ* safavide était connue en Inde à la fin du XVI^e siècle. Dans son récit du séjour forcé d'Humāyūn en Iran, l'auteur de l'*Akbar-nāma* note en effet que le souverain se rendit à Ardabil « conformément au précédent établi par Sa Majesté Šāhīb-i qirān »²⁹. On trouve également dans le *Jahāngīr-nāma* un passage qu'il est particulièrement intéressant d'analyser

22. Quinn 2000, pp. 87-88 ; Szuppe 1997, pp. 320-321.
23. Szuppe 1997, p. 322.

24. C'est notamment le cas dans l'*ālam-ārā-yi saḡawī*, dans le *Sisīla-i nasab-i saḡawīyya* de Šayḥ Ḥusayn Zāhidī ou encore dans le *Hulā-i barī* de Wāli Ṣfāhānī – autant de chroniques composées durant le règne de Šāh Sulaymān (r. 1666-1694).

25. Welch 1974, pp. 484-485.

26. Welch 1974, p. 481. Welch note par ailleurs que ce style timouride est également présent dans plusieurs miniatures isolées et dans au moins une pièce textile réalisées sur ordre du souverain durant cette période.

27. Pour une mise en perspective de l'influence timouride sur l'architecture safavide, voir Golombek - Wilber 1988.

28. Islām 1979-1982, vol. 1, t. 47, pp. 144-145.

29. Abū al-Faḏl 2000, vol. 1, p. 443.

dans ce contexte de rivalité dynastique. À la date du 6 mars 1620, Jahāngīr écrivit ainsi au sujet des tribus Gakkhars installées au nord du Singh Sagar Doab :

Lorsque le Šāhib-i qirān conquérant du monde (*gīr-sarān*) conquiert l'Hindoustan et retourna dans sa capitale du Touran, il installa cette tribu (*qā'ija*), qui appartenait à sa suite, dans cette région. Ils [les Gakkhars] disent qu'ils sont d'origine qārīlu, mais ils ne savent pas vraiment qui était leur chef à cette époque et quel était son nom. Ce sont à présent de purs Lāhawīs et ils parlent cette langue³⁰.

Près d'un siècle auparavant, Bābur avait déjà affirmé dans ses Mémoires que des descendants de Timūr et de ses compagnons avaient continué à contrôler certaines parties du Singh Sagar Doab longtemps après le départ du Šāhib-i qirān³¹. D'après Irfan Habib, cette affirmation n'était d'ailleurs pas dénuée de fondement historique, la domination timouride s'étant étendue jusqu'à l'Indus, à l'est de Bannu³². Pour autant, ce n'est ni la véracité de cette assertion ni la surprenante assimilation des Gakkhars aux anciens soldats timourides qui doit ici retenir l'attention, mais bien plutôt les raisons pour lesquelles Jahāngīr choisit de rapporter cette anecdote. Celle-ci peut certes être rattachée à la curiosité d'ordre ethnographique que le souverain manifesta tout au long de ses Mémoires³³, mais il n'est pas exclu qu'elle ait également eu à ses yeux une fonction légitimante : en soulignant l'ancienneté de l'implantation timouride en Inde, elle permettait en effet au monarque de présenter la présence moghole dans cette région non comme le résultat d'un processus de conquête, mais comme l'aboutissement d'une entreprise de reconquête visant à récupérer les territoires qui avaient été perdus après la mort de Timūr. Enfn, l'insertion de cette anecdote dans le *Jahāngīr-nāma* est d'autant plus significative qu'elle avait totalement disparu des chroniques mogholes postérieures aux Mémoires de Bābur. Dans ces conditions, l'hypothèse suivant laquelle Jahāngīr l'aurait réintroduite en réponse aux nouvelles connexions timourides élaborées par Šāh 'Abbās apparaît particulièrement séduisante. Elle le devient encore davantage lorsqu'on considère que seules quelques pages séparent le récit du retour à la cour de Hān 'Ālam – l'ambassadeur de Jahāngīr auprès de Šāh 'Abbās – de l'anecdote susmentionnée³⁴. Il est vrai que le prestige que les Moghols tiraient

de leur ascendance timouride était bien supérieur à la légitimité que les Safavides avaient réussi à établir en référence à Timūr. Cependant, la sanglante campagne indienne du Šāhib-i qirān n'avait jamais vraiment été utilisée pour justifier la domination moghole sur le sous-continent³⁵, et on peut penser que Jahāngīr lui-même aurait probablement évité de recourir (même indirectement) à cet argument, n'eussent été les revendications des Safavides.

Outre la lettre de 1603 et la copie de la *wazfiyya* qui l'accompagnait, il est un autre élément qui donne à penser que les connexions timourides s'adressaient, au moins en partie, à la puissance concurrente des Moghols : il s'agit de l'utilisation faite par le monarque des objets se rattachant à Timūr ou à ses descendants. Tout comme les Moghols, les Safavides étaient d'avidés collectionneurs de *memorabilia* timourides (un terme emprunté à Thomas Lentz) et la fonction politique que ceux-ci remplissaient à leurs yeux est clairement attestée par la nature du lieu où ils étaient conservés : suite aux dotations en *wazf* de Šāh 'Abbās, le sanctuaire dynastique d'Ardabil en possédait en effet un bon nombre, et il ne fait guère de doute qu'il s'agissait là pour le souverain d'un moyen supplémentaire de renforcer les liens entre Timourides et Safavides³⁶. Dans ce contexte, l'empressement avec lequel Šāh 'Abbās approuva Jahāngīr en *memorabilia* timourides apparaît à première vue assez surprenant³⁷. Comme on l'a dit plus haut, ces gestes ont généralement été considérés comme autant de tentatives destinées à amadouer le Moghol sur la question de Qandahar. Si l'interprétation politique de ces présents est tout à fait justifiée, elle ne doit pas pour autant occulter leur dimension symbolique : en alimentant le « trésor » dynastique de Jahāngīr, Šāh 'Abbās signifiait simultanément au Moghol que les Safavides étaient eux aussi les détenteurs d'une part importante de l'héritage timouride. Le double rôle ainsi assigné aux *memorabilia* – témoin en tout cas de la remarquable habileté politique du Šāh, une qualité que Jahāngīr appréciait d'ailleurs, comme on le verra par la suite, à sa juste valeur.

Si l'on se tourne à présent du côté de la cour moghole, force est de constater que la rivalité avec les Safavides n'informa pas aussi profondément l'idéologie jahāngiride. Le monarque reprit essentiellement à son compte les formulations

35. À ce sujet, voir Habib 1997.

36. Lentz - Lowry 1989, p. 313 et Rizvi 2002, p. 14.

37. Jahāngīr reçut en effet de Šāh 'Abbās deux rubis gravés des noms de ses ancêtres, une peinture représentant la bataille entre Timūr et Tuqamīš Hān et, très probablement, un astrolabe ayant appartenu à Mirzā Ulug Beg (r. 1447-1449), le petit-fils de Timūr (Jahāngīr 1999, pp. 319, 357 et Islam 1979-1982, vol. 1, J. 70 p. 178 et J. 74 p. 183). Pour une étude détaillée des échanges de présents entre les deux monarques, on consultera Littlefield 1999.

30. Jahāngīr 1999, p. 324 et Jahāngīr 1980, p. 329.

31. Babur 1996, p. 277.

32. Habib 1997, p. 299.

33. À ce sujet, voir Lefèvre 2007a.

34. Jahāngīr 1999, pp. 318-319. Il paraît tout à fait vraisemblable que le rapport que Hān 'Ālam fit à Jahāngīr de sa mission ait inclus des informations concernant les formulations idéologiques alors en vogue à la cour safavide.

développées par Akbar qui, il est vrai, s'était lui-même inspiré du modèle d'autorité charismatique incarné par Šāh Isma'īl. La compétition entre les deux puissances est cependant loin d'être absente du discours impérial élaboré par Jahāngīr, comme le montrent en particulier deux peintures réalisées sur son ordre vers 1618. *Jahāngīr recevant Šāh 'Abbās* (Biçtir ?) et *Jahāngīr écrivain Šāh 'Abbās* (Abū al-Ḥasan) ne représentent certes aucun événement historique, les deux hommes ne s'étant jamais rencontrés ; ces images furent néanmoins produites durant une période où Jahāngīr recevait d'abondantes informations sur la cour safavide par l'intermédiaire de son ambassadeur Ḥān 'Ālam, nommé en 1613 à la tête d'une mission de prestige³⁸. On doit encore noter la présence, au sein de cette ambassade, du peintre Bišan Dās : il exécuta sur ordre de Jahāngīr de nombreux portraits du Šāh, de ses rencontres avec Ḥān 'Ālam ainsi que de plusieurs dignitaires de la cour iranienne³⁹. Le réalisme des représentations du Safavide sur ces deux peintures n'est pourtant pas lié à l'œuvre de Bišan Dās (qui ne revint en Inde qu'en janvier 1620) mais, d'après une note de Jahāngīr inscrite sur *Jahāngīr écrivain Šāh 'Abbās*, aux descriptions verbales que lui fournirent des personnes l'ayant déjà rencontré⁴⁰.

La première des peintures figure les deux souverains assis sur une banquette et entourés de Ḥān 'Ālam et d'Āsaf Ḥān, beau-frère et ministre de Jahāngīr d'origine iranienne. Malgré l'égalité apparente du Moghol et du Safavide que proposent les nimbes et l'inscription fraternelle qui encadre la miniature⁴¹, la supériorité du statut de Jahāngīr se manifeste clairement à travers un certain nombre d'éléments. Physiquement plus imposant, le Moghol est également bien plus fastueusement paré que son voisin à la mise sobre : face à cette magnificence et à la majesté de la généalogie timouride que présentent deux angelots dorés, Šāh 'Abbās ne semble avoir d'autre choix que d'adopter une attitude déférente et d'incliner légèrement la tête en signe de respect. Encore discrètes et conciliantes dans cette première peinture, la supériorité moghole et la préférence à la souveraineté universelle s'affirment sans retenue dans *Jahāngīr écrivain Šāh 'Abbās*. Officiellement dictée par un rêve royal et sans doute inspirée de sources anglaises⁴², la peinture d'Abū al-Ḥasan met en scène

38. Pour une reproduction de ces deux peintures, voir Jahāngīr 1999, pp. 263 et 382. Parmi les nombreuses analyses dont elles ont fait l'objet, on consultera notamment Ramaswamy 2007 ; Franke 2005 ; Cole 2003 ; Okada 1992 et Beach 1981.

39. Sur cette série de peintures, très populaires et maintes fois copiées en Inde et en Iran, voir Das 1998, pp. 119-127 et Littlefield 1999, Appendix B, part 1 & 2.

40. Voir Jahāngīr 1999, pp. 477-478 pour la translittération et la traduction de cette inscription.

41. Voir Jahāngīr 1999, p. 477 pour la translittération et la traduction de cette inscription.

42. Beach 1981, p. 30 mentionne en effet un *Portrait of Elizabeth* *per* réalisé vers 1592 par Marcus Gheeraerts le Jeune dans lequel « the monarch stands on a globe, with her back to storm

Jahāngīr et Šāh 'Abbās se tenant respectivement sur un lion et un agneau allongés côte à côte sur un globe terrestre. Les souverains sont par ailleurs entourés d'un double nimbe solaire et lunaire soutenu par deux têtes d'anges ailés. Tout semblant d'égalité est ici abandonné : Jahāngīr écrase de sa masse imposante le frère Šāh 'Abbās, tandis que sa monture léonine pousse inexorablement l'agneau safavide hors de la sphère terrestre. Comme l'a justement souligné Amīna Okada, le couple du lion et de l'agneau – symbole de l'assemblée pacifique des bêtes sauvages et apprivoisées (*daḍ-ur-dām*) et, au-delà, de la justice du souverain – est ici détourné de son sens traditionnel : loin de coexister pacifiquement avec l'agneau/Šāh 'Abbās, le lion/Jahāngīr semble au contraire vouloir le dévorer⁴³.

Au-delà de la rivalité (territoriale et symbolique) qui sous-tendait de telles représentations, l'estime mutuelle que se portaient les deux souverains doit également être prise en compte dans l'évaluation globale de leurs relations. Contrairement à ce qui est souvent affirmé, le fait que les deux monarques se soient mutuellement appelés « frères » (*barādar*) ne se résumait pas à mon sens à un simple artifice diplomatique destiné à tromper l'autre mais indiquait *également* un respect réciproque. Dans le cas de Jahāngīr, celui-ci semble par ailleurs s'être doublé d'une sincère admiration, voire d'une certaine fascination. Dans les Mémoires qu'il composa, tout comme dans une chronique des premières années de son règne récemment mise à jour – les *Majālis-i Jahāngīr*⁴⁴, Šāh 'Abbās est en vérité le seul souverain contemporain à sortir de l'ombre à travers la retranscription de ses lettres et la consignation des réactions qu'elles suscitèrent chez le monarque moghol⁴⁵, ou encore par le biais de l'évocation de

clouds, facing – or ushering in – celestial light, and a sonnet inscribed on the right asserts that the sun itself pales beside the radiance of Her Majesty ». Les marchands et les émissaires anglais constituaient, avec les Jésuites, une importante source d'approvisionnement en peintures européennes à la cour moghole. Pour une récente interprétation du globe terrestre dans *Jahāngīr écrivain Šāh 'Abbās*, voir Ramaswamy 2007, pp. 754-758.

43. Okada 1992, p. 55. Sur l'importance et la signification du motif des *daḍ-ur-dām* dans la peinture moghole, voir Koch 2001.

44. Composées par 'Abd al-Sattār Lāhawī, les *Majālis-i Jahāngīr* – dont l'unique manuscrit a été découvert en 2002 à Lahore et publié à Téhéran en 2006 – constituent une relation des assemblées nocturnes tenues à la cour moghole entre octobre 1608 et novembre 1611 et apportent, de ce fait, un éclairage nouveau sur les premières années du règne et la personnalité de Jahāngīr. Šāh 'Abbās apparaît dans onze des cent vingt-deux *majlis* qui composent l'ouvrage, plus des deux tiers des références le concernant étant liées à l'arrivée à la cour de son ambassadeur Yādgar Sultān 'Alī Tāiš en mars 1611.

45. Trois lettres de Šāh 'Abbās à Jahāngīr sont ainsi intégralement retranscrites dans les Mémoires, Jahāngīr 1980, pp. 111-112, 190-192 et 397-398 pour le texte persan et Jahāngīr 1999, pp. 122-123 et 383 pour une traduction de la première et de la troisième. Outre la reproduction de

sa personnalité et de certaines de ses décisions politiques. Dans ce dernier domaine, il semble que Jahāngīr ait à l'occasion utilisé la référence à Šāh Abbās comme une sorte de faire-valoir, nombre des anecdotes mentionnées ayant trait à la cruauté du Safavide et rehaussant, par voie de contraste, sa propre magnanimité et son sens de l'équité⁴⁶. Sensible dans les chroniques contemporaines, la place privilégiée occupée par Šāh Abbās dans l'univers mental et l'imaginaire politique de Jahāngīr se manifesta également dans les sources iconographiques qu'il commanda : outre la transfiguration allégorique dont il est l'objet dans les peintures examinées plus haut, le Safavide est non seulement le monarque contemporain le plus souvent dépeint dans les miniatures jahāngirides mais aussi, significativement, le seul dont la représentation soit empreinte d'un souci de réalisme⁴⁷. Šāh Abbās apparaît, ce faisant, comme le seul digne de comparaison et même d'émulation. Sans surprise, les chroniques officielles sont particulièrement peu loquaces à ce sujet – soucieuses qu'elles sont d'exalter la perfection intrinsèque de la figure impériale – et c'est bien davantage vers les documents administratifs et les témoignages extérieurs qu'il faut se tourner pour mettre à jour ces connexions politiques. Comme on va le voir à présent, celles-ci furent véhiculées par les nombreux Iraniens qui s'installèrent en terre moghole dans le premier quart du XVII^e siècle et jouèrent un rôle non négligeable dans l'évolution des rapports entre pouvoir et commerce qui marqua le règne de Jahāngīr.

La seconde lettre, les *Majālis* donnent à lire l'obsession de Jahāngīr vis-à-vis d'un distique sur l'amitié impériale que Šāh Abbās avait inclus dans sa missive (« Je suis assis auprès de ton image et mon cœur est en paix / C'est une union qui n'est pas suivie par le chagrin de la séparation »). De fait, le monarque n'eut de cesse de consulter les poètes de sa cour à la recherche du parfait distique à envoyer en réponse, s'interrogeant notamment sur le style le mieux approprié à la correspondance entre deux souverains (Lahawī 2006, pp. 198-200, 203-205, 223-225 et 232-233).

46. À ce sujet, voir en particulier Jahāngīr 1999, pp. 178 et 201 sur l'exécution du prince Šāh Mirzā sur ordre de Šāh Abbās, et Lahawī 2006, pp. 8 et 55-56 pour d'autres évocations de la sévérité des châtiments (*siyāsar-i sadh*) prononcés par le Safavide et de sa cruauté (*sang-dih*).

47. Jahāngīr 1999, p. 315 et Welch 1995. À l'inverse, les sultans ottomans présents dans les miniatures jahāngirides étaient systématiquement dépeints suivant des prototypes, généralement européens. En ce qui concerne les souverains aštarjānides contemporains, je n'ai pu trouver aucune référence à des portraits les représentant. On sait par contre que Jahāngīr commanda au moins un portrait du célèbre Saybānide Abd Allāh Hān Uzbek et de son fils Abd al-Murīn, tous deux morts en 1598, et veilla à ce que leurs traits fussent fidèlement reproduits (Lahawī 2006, p. 53 et Seyller 2000, p. 201).

CIRCULATION DES ELITES ET DES INSTRUMENTS POLITIQUES

L'immigration iranienne dans l'Inde de Jahāngīr

Les étapes du renforcement de la présence iranienne au sein de l'appareil d'État moghol sont aujourd'hui bien connues : initié par Humāyūn et accentué par Akbar, le recrutement d'Iraniens s'intensifia encore à l'époque de Jahāngīr sous le règne duquel ces derniers devinrent le premier élément de la noblesse, tant du point de vue numérique qu'en matière de charges attribuées⁴⁸. Symbolisée par l'ascension de la famille de Nūr Jahān (l'épouse favorite de Jahāngīr, elle-même d'origine iranienne), cette dynamique migratoire se poursuivit tout au long du XVII^e siècle même si, à partir des années 1650, les Iraniens durent faire face à la montée en puissance d'autres groupes (musulmans indiens, Rājputés) dans leur quête de patronage⁴⁹.

Bien que ce processus ait été abondamment décrit et commenté, peu d'historiens se sont véritablement efforcés d'expliquer cet attrait moghol pour les Iraniens⁵⁰. La plupart des études existantes ont privilégié l'analyse des facteurs ayant poussé les Iraniens hors de leur patrie. Parmi ces facteurs, l'idéologie strictement chiite des Safavides est certainement celui auquel on a accordé le plus d'importance : l'intolérance religieuse de la dynastie, et le désintérêt des monarques à l'endroit de la poésie de cour et de la peinture auraient ainsi conduit bon nombre de lettrés, d'artistes et de soufis à prendre la route d'une Inde moghole dont le pluralisme religieux faisait au contraire un véritable *dār al-amān* ou « demeure de la paix »⁵¹ – une caractéristique dont Jahāngīr s'enorgueillissait d'ailleurs tout particulièrement⁵². Un second facteur souvent avancé est de nature économique : l'étendue des possessions mogholes ainsi que l'importance de ces ressources humaines et financières de l'empire offraient évidemment de bien meilleures perspectives de carrière que le royaume safavide. Ce dernier disposait en effet de revenus bien inférieurs et son territoire était dominé par un vaste plateau aride et assez faiblement peuplé (environ dix millions d'habitants contre cent millions environ pour l'Inde moghole)⁵³. Enfin, nombre de cas d'émigration ont été expliqués par une

48. Ali 1985, p. xx-xxi.

49. À ce sujet, voir notamment l'éloquent témoignage de Mirzā Muḥammad Muḥīd récemment analysé par Alan - Subrahmanyam 2007, pp. 175-229.

50. Significatifs sont, de ce point de vue, les travaux de Dadvār 1999 et de Haneda 1997.

51. Dale 2003, pp. 65-66 et Alam 2003, p. 159.

52. Jahāngīr 1999, p. 40. Voir également les remarques dépréciatives concernant l'intolérance des Safavides ou des Uzbeks dans Lahawī 2006, pp. 15 et 53-54.

53. Dale 2003, pp. 66-67.

disgrâce politique, dont les causes restent malheureusement souvent décrites en des termes assez vagues. Si tous ces facteurs ont sans aucun doute joué un rôle non négligeable, la trop grande importance qu'on leur a généralement donnée est cependant problématique car elle conduit à présenter l'émigration des élites iraniennes en Inde comme un processus essentiellement subi par les Moghols. Cette interprétation apparaît en outre particulièrement lacunaire dans la mesure où elle ignore les facteurs qui ont pu motiver le recrutement de si nombreux Iraniens par les monarchies de la dynastie. Or, comme on va le voir à présent, le rôle de ces « pull factors » fut loin d'être nul.

Parmi ceux-ci, on peut par exemple mentionner le choix fait par Akbar de favoriser les Iraniens afin de réduire l'influence des Tūrānīs dont les tendances autonomistes cadraient mal avec le degré de centralisation qu'il cherchait à imposer. Nombre d'historiens ont par ailleurs attribué la position privilégiée acquise par les Iraniens sous le règne de Jahāngīr à l'influence de son épouse Nūr Jahān – une interprétation contestable sur laquelle on aura l'occasion de revenir⁵⁴. Cependant, au-delà de ces explications de nature plutôt conjoncturelle, on peut discerner deux facteurs qui motivèrent bien plus profondément l'iranophilie des Moghols. Le premier a trait à l'immense prestige dont la culture persane bénéficierait dans le monde islamique – un prestige que les Safavides cherchèrent d'ailleurs à s'approprier de façon exclusive dès le XVI^e siècle⁵⁵. De fait, la promotion du persan par Akbar tant au niveau administratif que littéraire (et dont la création de la position de *malik al-šī'arārī* ou « poète-lauréat » exclusivement réservée aux poètes d'expression persane, constitue un bon indicateur) témoigne clairement de la volonté du monarque de faire de l'Inde moghole un nouveau pôle de la culture persane, capable d'égalier, sinon de surpasser, l'antique centre iranien. Que le recrutement d'Iraniens et la promotion de la culture persane par les Moghols aient dérivé, au moins dans une certaine mesure, de la rivalité qui les opposait aux Safavides renvoie d'ailleurs à une hypothèse légèrement différente récemment formulée par Muzaḥfar Alam, selon lequel : « En envoyant de généreuses invitations aux Iraniens, Akbar chercha à neutraliser la révérence que les Moghols éprouvaient à l'égard du Šāh iranien à cause de l'aide que les Safavides avaient apportée à Bābur et à Humāyūn »⁵⁶. Par ailleurs, et c'est là – comme l'a clairement démontré Sanjay Subrahmanyam dans un article consacré à la circulation des élites iraniennes en Asie – le second facteur d'importance, le profil bien particulier des Iraniens qui réussirent à se hisser aux plus hauts niveaux de

l'appareil d'État ainsi que la nature des charges qui leur furent confiées à partir du règne de Jahāngīr donnent à penser que les Moghols recherchaient et appréciaient chez ces immigrés persans des compétences bien précises⁵⁷.

Le cas de la famille de Nūr Jahān est, de ce point de vue, tout à fait significatif. De son grand-père Ḥwājā Muḥammad Šarīf, un Tājik originaire de Téhéran, on sait qu'il avait occupé un poste important dans l'administration fiscale de Šāh Tahmāshb et avait épousé la fille d'Āqā Muḥammad Dawādār, inaugurant ainsi une longue alliance avec cette prestigieuse et puissante famille iranienne⁵⁸. Son fils I'timād al-dawla choisit quant à lui de s'établir en Inde où son savoir-faire dans l'administration fiscale lui valut non seulement d'obtenir en 1611 les charges combinées de *wazīr* et de *wakīl*, mais encore de les conserver jusqu'à sa mort en 1621⁵⁹. Pour reprendre les termes du *Dahīrat al-hawānīn*, un dictionnaire biographique du milieu du XVII^e siècle, « il était sans égal dans la science de la comptabilité (*dar 'ilm-i siyāq bi-naẓr biḥd*) »⁶⁰. I'timād al-dawla transmit apparemment ses compétences à son fils Āsaf Ḥān, également loué pour son expertise dans le domaine fiscal⁶¹ ; il hérita ainsi de la charge de *wakīl* de son père, un poste qu'il occupa pareillement jusqu'à sa mort en 1641. Plus généralement, il convient de rappeler que, sous les règnes de Jahāngīr et de ses successeurs, les plus hauts postes de l'administration fiscale furent quasi exclusivement confiés à des *amīrs* d'origine iranienne⁶². C'est en outre avec Āsaf Ḥān qu'apparurent les premiers signes tangibles de l'intérêt de la famille de Nūr Jahān pour le commerce international, même si le profil de Ḥwājā Muḥammad Šarīf et ses connexions avec un homme tel qu'Āqā Muḥammad Dawādār donnent à penser que le commerce faisait déjà partie du portfolio des activités familiales en Iran. Quoi qu'il en soit, cet intérêt ne fit que se renforcer à l'époque de Šāh Jahān et d'Awrangzeb, demi-siècle durant lequel Āsaf Ḥān et son fils Šayista Ḥān jouèrent, parmi d'autres *amīrs*, un rôle considérable dans le commerce de la baie du Bengale⁶³.

Que Jahāngīr ait activement recherché les services de ces Iraniens combinant compétences administrative et commerciale ressort en outre clairement de l'accueil qu'il réservait à Mīr Jumla Isfahānī – un *amīr* qui, malgré une

57. Subrahmanyam 1992.

58. Bhakkarī 2003, p. 3 et Habib 1969, p. 76.

59. Jahāngīr 1999, p. 125. Les termes de *wazīr* et de *wakīl* désignent respectivement le chef de l'administration financière et le responsable ultime de l'administration par délégation de l'empereur.

60. Bhakkarī 1961-1974, vol. 2, p. 10 et Bhakkarī 2003, p. 3. À ce sujet, voir également Jahāngīr 1999, p. 373.

61. Bhakkarī 2003, p. 10.

62. Ali 1985, pp. xxix-xxx.

63. Pour plus de détails à ce sujet, voir Prakash 1985.

54. C'est notamment le cas de Prasad 1922.

55. Alam 2003 sur lequel est largement basé le développement qui suit.

56. Alam 2003, p. 160.

carrière particulièrement intéressante, n'a jusqu'ici guère retenu l'attention des historiens⁶⁴. Son arrivée à la cour moghole en mars 1618 est ainsi décrite dans le *Jahāngīr-nāma* :

À cette date, Mir Jumla arriva de Perse et eut la fortune de me rendre hommage. C'est un important Sayyid d'Ispahan et sa famille a toujours été honorée en Perse. À présent, son neveu Mir Ridā est au service de mon frère Šāh Abbās et occupe le poste de *sadr*. Le Šāh lui a donné sa propre fille en mariage. Mir Jumla a quitté la Perse il y a quatorze ans et s'est rendu à Golconde, auprès de Muḥammad Qulī Qutb al-mulk. Son nom est Muḥammad Amīn, mais Qutb al-mulk lui a donné le titre de Mir Jumla. Durant dix ans, il a été le pivot de ses affaires (*mada'r-i alayhi*) et son factotum (*sāhib-i sāmān*). Après la mort de Qutb al-mulk, le pouvoir échut à son neveu, mais celui-ci ne traita pas le Mir de la façon dont il l'aurait souhaité. Le Mir obtint [donc] la permission de partir et retourna dans sa patrie. En raison de sa relation avec Mir Ridā et du respect accordé aux hommes de richesse, le Šāh lui témoigna attention et faveur et il [le Mir] lui offrit les présents appropriés (*ḡiḡkašā-yi la'iq*). Il passa trois ou quatre ans en Perse et accumula les possessions (*mulkha*). Comme il m'avait été plusieurs fois rapporté qu'il voulait entrer au service de cette cour, je lui envoyai un *farrān* l'invitant à se rendre auprès de moi. Aussitôt qu'il reçut le *farrān*, il rompit ses liens [en Iran] et se mit en route pour cette cour avec loyaute. À cette date, il eut l'honneur d'embrasser le tapis royal et présenta en offrande douze chevaux, neuf *tuqiz* de soieries et deux bagues. Comme il était venu avec le visage de la dévotion et de la loyauté, je l'enourai de faveurs et de bonetés et lui accordai dix mille roupies pour ses dépenses ainsi qu'une robe d'honneur⁶⁵.

Plusieurs remarques s'imposent à la lecture de ce passage. La première a trait aux origines de Mir Jumla : comme l'indique clairement Jahāngīr, celui-ci appartenait à l'un des clans sayyids des environs d'Ispahan dont on connaît par ailleurs la propension à investir simultanément dans le foncier et dans les activités commerciales et manufacturières. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, leur « diversité d'instinct » leur avait cependant valu – et, plus généralement aux *tuḡjār* (marchands) iraniens – une certaine hostilité de la part des autorités safavides qui avaient choisi de s'appuyer sur d'autres groupes pour mettre en œuvre leur programme de centralisation administrative et commerciale (un point sur lequel on reviendra plus longuement par la suite). Nombre de Sayyids avaient alors choisi de répondre positivement aux appels

des sultans de Golconde qui, depuis l'époque d'Ibrāhīm Qutb Šāh (r. 1550-1580), encourageaient fortement l'immigration iranienne⁶⁶. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'à son arrivée à la cour de Muḥammad Qulī Qutb Šāh (r. 1580-1612) en 1604, Muḥammad Amīn bénéficia de l'aide d'un éminent compatriote : d'après Šayḡ Farīd Bhakkārī, c'est en effet grâce à l'intervention de Mir Muḥammad Muḡmīn Astarābādī (m. 1625) qu'il entra au service du sultan et obtint la charge de *mīr jumla* (responsable de l'administration des finances)⁶⁷. Originaire de la région de la mer Caspienne, Mir Muḥammad Muḡmīn était lui-même une figure majeure de la communauté iranienne de Golconde : arrivé au Deccan en 1581, il fut nommé *pešwā* (premier ministre) quelques années plus tard et demeura à la tête des affaires de l'État sous les règnes successifs de Muḥammad Qulī et de Muḥammad Qutb Šāh (r. 1612-1626). À l'instar de ses compatriotes, il semble qu'il ait également développé d'importants intérêts dans le commerce entre Masulipatnam et les ports du golfe Persique et de la mer Rouge⁶⁸.

Si Muḥammad Amīn Mir Jumla fut loin de jouir de la même longévité politique que son protecteur, la dizaine d'années qu'il passa dans le sultanat lui permit néanmoins d'amasser une fortune substantielle. C'est en tout cas ce qui ressort de la lecture des sources (indo-)persanes qui, toutes, insistent sur l'importance des biens qu'il emporta avec lui lors de son départ de Golconde. Ces textes ne fournissent malheureusement aucune information sur l'origine de cette richesse, mais il est probable qu'elle provenait au moins en partie des attributions fiscales de l'*amīr* (qui lui donnaient accès à l'affermage des revenus) et peut-être également de sa participation au commerce maritime. Aucune des chroniques consultées ne fournit par ailleurs d'éléments précis concernant les causes de sa mésaventure avec Muḥammad Qutb Šāh : suivant Iskandar Beg Muḡnī, le nouveau sultan n'aurait pas été disposé à lui laisser le même degré de liberté dont il avait bénéficié sous son prédécesseur⁶⁹, mais on peut également supposer que son ascension finit par provoquer la jalousie de Mir Muḥammad Muḡmīn. Quoi qu'il en soit, Mir Jumla quitta Golconde en 1613 et choisit d'aller tenter sa chance dans le sultanat voisin de Bijāpur, où il n'eut cependant guère plus de succès⁷⁰. Contrairement à ce que donne à penser le *Jahāngīr-nāma*, ce n'est donc qu'après avoir vu ses services refusés par les principaux sultans du Deccan que Mir Jumla se résolut à retourner en Iran.

66. Calmard 1988 et Subrahmanyam 1992.

67. Bhakkārī 2003, p. 72.

68. Subrahmanyam 1992, pp. 344-345.

69. Muḡnī 1978-1986, vol. 2, p. 1098.

70. Bhakkārī 2003, p. 72.

64. Hamedā 1997, pp. 135-136 fait cependant exception.

65. Jahāngīr 1999, p. 258 et Jahāngīr 1980, p. 256.

La réticence de Mir Jumla à regagner son *watan* se comprend d'autant mieux à la lumière du récit de son séjour à la cour de Šāh 'Abbās tel qu'il apparaît, non dans les Mémoires impériaux, mais dans la notice du *Dahīrāt al-ḥawāmīn* consacré à l'*amīr*. À l'inverse de Jahāngīr qui, comme on l'a vu, s'attachait plutôt à souligner les faveurs dont Mir Jumla jouit auprès du Šāh (mais n'expliquait nullement son désir d'entrer au service des Moghols), Šayḥ Farīd Bhakkārī dressa un tableau beaucoup plus cru des relations entre les deux hommes. Selon lui, ces derniers se seraient en effet livrés à un long jeu de chat et de la souris, l'*amīr* offrant au monarque les présents susceptibles de lui assurer un poste élevé dans l'administration du royaume, tandis que le Šāh s'emparait de ses biens sans nulle intention réelle de le prendre à son service ; finalement, ce n'est que lorsque Mir Jumla fut convaincu que le Safāvide lui refuserait toute participation politique qu'il se tourna vers Jahāngīr⁷¹. Cette version est en outre indirectement corroborée par la *Tārīḫ-i 'ālam-ārā-yi zābāsi*, même si le Šāh y est naturellement présenté sous son meilleur jour. Après avoir relaté les aventures au Deccan de Mir Jumla, Iskandar Beg Munšī décrit en effet son arrivée et son séjour à la cour de Šāh 'Abbās dans les termes suivants :

Il lui [à Mir Jumla] restait suffisamment de bijoux et de possessions pour offrir au Šāh les présents convenables et il resta un moment à la cour. Son ambition sans bornes le conduisit à faire des remarques déplaissantes au Šāh ; il fit par exemple savoir que seuls les postes de *wazīr* du suprême *dīvān* et de *wakīl-i naḡs-i ḥumūyūr* le satisfèraient. Il ne réussit pas à les obtenir, quitta la cour du Šāh au Mazandarān et alla à Ispahan. Bien qu'il ait possédé dans sa ville natale de belles demeures, de coquettes propriétés privées et tout ce dont il avait besoin pour mener la vie d'un gentilhomme, il continuait d'aspirer à de hautes charges et décida donc d'émigrer une seconde fois. Il laissa ses enfants et ses dépendants à Ispahan et se rendit à la cour de l'empereur moghol Šāh Salīm [Jahāngīr]. Le Šāh, qui fut heureux de le voir partir, prit soin de ses enfants⁷².

La cour de Jahāngīr offrit effectivement à Mir Jumla les leviers que celle de son rival safāvide lui avait refusés. Dans les mois qui suivirent son arrivée dans le sous-continent, l'Iranien fut en effet intégré dans les rangs des serviteurs de l'Empire et obtint une première charge administrative d'*urṭ-muqarrir* (réviseur des pétitions)⁷³. Sa carrière suivit dès lors une progression ascendante. 1620

71. Bhakkārī 2003, p. 72.

72. Munšī 1978-1986, vol. 2, p. 1098. Il est par ailleurs intéressant de noter que Munšī se refuse ici à employer le titre de « Jahāngīr » et préfère désigner le Moghol par son nom princier, beaucoup moins prestigieux.

73. Jahāngīr 1999, pp. 265 et 276.

son entrée dans l'administration fiscale au poste élevé de *mir sāmān* (responsable de l'intendance de la Maison impériale) qu'il conserva, mises à part quelques années d'interruption, jusqu'en 1635. Lorsqu'il mourut en 1637, il occupait les fonctions de *mir bahār* (administrateur en chef de l'armée qui avait en charge la gestion des dignitaires) depuis deux ans et jouissait d'un rang élevé⁷⁴. En outre, et bien qu'il ne soit plus jamais retourné en Iran après son installation en terre moghole, Mir Jumla y conserva d'importants intérêts économiques auxquels veillaient les membres de sa famille restés à Ispahan. Suivant, encore une fois, le *Dahīrāt al-ḥawāmīn* :

Il a de nombreux fils et petit-fils en Iraq ; chaque année, il leur envoie deux *lakh* de roupies. Dans les documents officiels, il fait figurer cette somme sous la rubrique des bonnes œuvres (*ḥayrāt*) de peur que cette affaire [l'envoi d'argent en Iran] ne parvienne aux oreilles augustes [de Sa Majesté]. Ainsi les descendants du défunt ont-ils construit un grand nombre de demeures (*ḡawāthā-yi mura'addā*) à Ispahan et acheté des *sarāys*, des jardins, des moulins à eau, des hostelleries et des propriétés (*rībāi wa amlak*)⁷⁵.

Ce passage est intéressant à plusieurs titres. Il montre d'abord, avec d'autres documents, l'importance des transferts financiers opérés par les élites émigrées en Inde et le rôle qu'elles continuèrent de jouer par ce biais dans l'économie iranienne. Il témoigne d'autre part du recours aux œuvres charitables pour justifier la richesse acquise⁷⁶ et, surtout, la protéger de la convoitise de l'État. Cette « couverture » ne servait pas seulement à faciliter les transferts, mais aussi à préserver les biens acquis en Iran grâce à l'argent de l'émigration : on sait en effet que nombre d'entre eux étaient convertis en *waqf* – un statut qui permettait à leurs propriétaires d'échapper à la confiscation ainsi qu'aux taxes prélevées par les autorités safāvides⁷⁷.

Au terme de l'analyse de son parcours, Muḥammad Amīn Mir Jumla apparaît à bien des égards comme une figure archétypale de l'immigration iranienne en Inde et, dans une certaine mesure, comme un précurseur de son plus célèbre homonyme Mir Jumla Mir Muḥammad Sayyid Ardistānī (m. 1663). Son cas est d'abord une belle illustration de la relégation dont les élites iraniennes au profil mi-politique mi-commercial furent victimes dans le

74. Ali 1985, pp. 128 et 141.

75. Bhakkārī 2003, p. 73 et Bhakkārī 1961-1974, vol. 2, p. 219.

76. De même Šayista Hān qui, comme on l'a vu, participait activement au commerce de la baie du Bengale consacra ainsi une partie de ses profits à des aménagements et des constructions d'intérêt public (ponts, routes et *sarāys*). Ce faisant, il contrebalançait une certaine honorabilité à une richesse d'origine mercantile. Subrahmanyam 2005, vol. 2, p. 69.

77. Subrahmanyam 1992, pp. 353-354.

royaume safavide ; cette mise à l'écart fut elle-même un puissant motif d'émigration vers les terres plus accueillantes du Moghol. La brillante carrière qu'il fit par la suite sous Jahāngīr et Šāh Jahān, de même que celle de la famille de Nūr Jahān, montrent en outre la valeur que les monarches de la dynastie accordaient à ces Iraniens alliant compétences administratives et savoir-faire commercial. La question est dès lors de déterminer pour quelle(s) raison(s) et dans quel(s) but(s) les Moghols valorisèrent cette double compétence et les hommes qui en étaient porteurs. Suivant toujours l'hypothèse formulée par Sanjay Subrahmanyam, il semble en réalité que les Moghols aient vu dans ces Iraniens – non seulement à cause de leur profil composite mais aussi en raison de leur connaissance de la nouvelle politique commerciale initiée par Šāh 'Abbās – un groupe idéal pour les aider à développer en Inde une politique similaire⁷⁸. C'est cette hypothèse, qui touche à la question cruciale de la circulation des modèles et des instruments politiques entre les empires safavide et moghol, qu'il s'agit à présent de développer.

Jahāngīr et le mercantilisme d'État de Šāh 'Abbās

Quelques mois de rappel, tout d'abord, concernant la nouvelle politique commerciale élaborée par Šāh 'Abbās. Celle-ci s'apparentait à une forme de mercantilisme d'État, le terme ne renvoyant pas ici spécifiquement aux politiques adoptées par certains États européens des XVII^e et XVIII^e siècles mais, plus généralement, à « une idéologie concevant le comportement de l'État en analogie avec celui du marchand »⁷⁹. Ce mercantilisme, il faut le souligner, ne constituait par ailleurs qu'un des volets des réformes centralisatrices que le Safavide chercha à mettre en œuvre. Pour ce faire, il choisit de s'appuyer, non sur les marchands-administrateurs tājiks que leur diversité d'activités rendait difficilement maniables, mais plutôt sur deux « communautés » qu'il lui était beaucoup plus facile de contrôler : d'une part, un corps d'esclaves (*ghulams*) auquel il confia une part croissante de l'administration du royaume au détriment des Qizilbāš ; d'autre part, les marchands arméniens de Juḡfa qu'il déplaça en 1604-1605 à Ispahan, dans le quartier de la Nouvelle Juḡfa, et dont il fit les partenaires à la fois privilégiés et contraints de sa politique commerciale⁸⁰. Aux

78. Les immigrants iraniens n'étaient cependant pas les détenteurs exclusifs de telles qualités, les castes de scribes persanisées telles que les Kāyasthas et les Khartis s'imposant comme de sérieux compétiteurs dans l'Inde du Nord au début du XVIII^e siècle, Subrahmanyam 1992, p. 358.

79. Subrahmanyam 2005, vol. 2, p. 49. Participant activement au commerce, l'État mercantiliste ne jouait pas pour autant jeu égal avec les producteurs et les marchands et utilisait tous les moyens à sa disposition (depuis le compromis jusqu'à la coercition) pour contrôler et orienter leurs activités.

80. Subrahmanyam 1992, pp. 354-355.

yeux du Safavide, les Arméniens présentaient en effet un double avantage : outre leur savoir-faire marchand, ils bénéficiaient d'un vaste réseau de contacts qui s'étendait d'Amsterdam à Manille et qui pouvait être mis au service des intérêts de l'État ; en tant que *dimimis*, ils étaient par ailleurs plus vulnérables aux pressions religieuses que le Šāh était susceptible d'exercer à leur encontre⁸¹. L'alliance ainsi conclue entre le pouvoir safavide, les *ghulams* et les Arméniens limita d'autant la participation politique et commerciale des Iraniens et contribua sans aucun doute, comme on l'a suggéré plus haut, à la nouvelle vague de migration qui vit un nombre important d'entre eux s'installer au Deccan et dans l'empire moghol.

La relation privilégiée établie avec la communauté marchande arménienne ne constituait cependant qu'un des volets de l'ambitieuse stratégie politico-commerciale élaborée par Šāh 'Abbās. Comme l'a clairement démontré Rudolph P. Matthee, celle-ci visait avant tout à développer les réserves en argent de l'État – particulièrement précieuses en ces temps de centralisation et que le déficit commercial structurel avec le sous-continent indien contribuait à affaiblir. Pour ce faire, le Safavide eut recours à toute une série d'expédients dont seuls les principaux seront évoqués ici⁸². Parmi ceux-ci, on peut citer la mise en place d'une politique de substitution des exportations : Šāh 'Abbās encouragea ainsi la culture du coton et le port de cotonnades en Iran afin de réduire les importations de textiles indiens mais aussi d'augmenter les exportations de soie. Il est par ailleurs intéressant de noter que le Safavide n'hésita pas à faire appel à l'aide de son rival moghol dans ce domaine : soucieux de développer la culture de l'indigo, il demanda en effet à Jahāngīr de lui envoyer les plants et les horticulteurs nécessaires à l'implantation de cette plante tinctoriale⁸³. L'interdiction, en 1618, des exportations d'or et d'argent traduisit, plus clairement encore, la volonté royale de réduire au minimum le flux d'espèces monétaires hors des territoires safavides. La mesure emblématique de la politique mercantiliste adoptée par Šāh 'Abbās fut cependant la centralisation du commerce du principal produit d'exportation iranien. Créé en 1619, le monopole sur les exportations de soie contraignit les marchands étrangers – principalement les facteurs de la *Verenigde Oostindische Compagnie* (VOC) et de l'*East India Company* (EIC) – à traiter avec l'État et ses intermédiaires officiels, assurant ainsi au pouvoir la majeure partie des bénéfices issus de ce commerce⁸⁴. Parallèlement à ce processus de

81. Matthee 1999, p. 89.

82. Pour une présentation détaillée de ces mesures, voir Matthee 1999, ch. 3, pp. 61-90.

83. Matthee 1999, p. 67 et Islam 1979-1982, vol. 1, 1, 60.1 p. 164 pour la lettre de Šāh 'Abbās à Jahāngīr datée de 1611.

84. Sur l'établissement et le fonctionnement de ce monopole, voir Matthee 1999, ch. 4, pp. 91-118.

centralisation, Šāh 'Abbās s'employa à doter l'Iran d'un débouché marchand qui échapperait à l'emprise des Ottomans et des Portugais : il explora simultanément les possibilités offertes par la route terrestre du nord (via la Russie) et par la voie maritime du sud (via le golfe Persique)⁸⁵. C'est finalement cette dernière solution qui s'imposa grâce à l'éviction des Portugais d'Ormuz en 1622 ; le port de Bandar Abbas fut créé la même année sur le site de Gombron et acquit dès lors une importance commerciale croissante.

Face au modèle mercantiliste élaboré par Šāh 'Abbās – dont la Maydān-i Naqš-i Jahān, nouveau centre d'Ispahan dans lequel espace politique et espace marchand étaient étroitement imbriqués, constituait assurément un puissant symbole, l'implication commerciale des Moghols apparait à première vue beaucoup plus limitée. Tout comme leurs prédécesseurs afghans de la dynastie sûr et leurs contemporains safavides et tzbeks, Akbar et Jahāngīr considéraient certes qu'il était de leur devoir d'assurer la sécurité des marchands et de financer les infrastructures nécessaires au transport des marchandises : les aménagements réalisés sur la grand-route du nord-ouest qui reliait l'Inde à l'Asie centrale et à l'Iran en sont un bon témoignage. Le commerce constituait par ailleurs une source de revenus non négligeable pour l'État, même si ces revenus restaient largement inférieurs aux sommes rapportées par la collecte de l'impôt foncier⁸⁶. Au-delà de ces rapports traditionnels de protection et de taxation, plusieurs éléments donnent cependant à penser que les liens entre État moghol et commerce se renforcèrent sensiblement à partir du premier quart du XVII^e siècle.

Parmi ces éléments, le plus important est sans aucun doute la participation croissante de la famille royale et des *umarā'* au commerce maritime. S'il est vrai que celle-ci est presque totalement absente des chroniques officielles, elle est en revanche largement attestée par de nombreux autres témoignages : les registres de l'Estado da Índia⁸⁷, la correspondance échangée entre les facteurs anglais et hollandais et les autorités tutélaires de l'EIC et de la VOC⁸⁸, ainsi qu'une collection de documents administratifs moghols relatifs au port de Surat⁸⁹ indiquent en effet que les souverains moghols et les membres de leur

85. Manthee 1999, p. 76-79.

86. En Inde du Nord, les impôts fonciers représentaient environ 70% des revenus de l'État contre 30% pour les taxes commerciales et artisanales.

87. Voir en particulier Flores 2005, p. 261-264 pour une éclairante analyse de six *carrazes* ou sauf-conduits octroyés par les Portugais aux Moghols entre 1618 et 1622.

88. À ce sujet, on consultera notamment Chandra 1959, pp. 93-94.

89. Pour une analyse de cette collection compilée dans les années 1640 par un dignitaire moghol anonyme et documentant la carrière de plusieurs navigateurs impériaux, voir Hasan 1989-1990 et Moosvi 1990.

famille (y compris les femmes, telles que Maryam al-zamānī et Nūr Jahān, respectivement la mère et l'épouse de Jahāngīr) possédaient un nombre non négligeable de navires qui transportaient leurs marchandises (textiles, indigo, tabac) vers les grands ports du golfe Persique, de la mer Rouge et de l'Asie du Sud-Est. Pour terminer sur ce point, il est important de noter que si la participation commerciale de la famille royale se développa effectivement dans le premier quart du XVII^e siècle, cette évolution mercantiliste ne fut que faiblement intégrée sur le plan idéologique. La nature des documents convoqués ici – témoignages européens et archives mogholes – le montre bien, de même que le silence des chroniques officielles. Il est d'ailleurs remarquable que les Mémoires de Jahāngīr ne contiennent aucune référence aux activités commerciales du souverain ou de son entourage. Plus intéressante encore est l'utilisation souvent péjorative par le monarque de termes associés au monde des marchands⁹⁰. Même s'il est vrai que cette utilisation participe d'une rhétorique plus généralement dépréciative à l'égard du commerce, elle n'en renvoie pas moins justement au malaise persistant de la dynastie face aux notions mercantilistes, et ce malgré l'intérêt accru qu'elle porta aux activités commerciales⁹¹. Ceci vaut également pour les élites administratives de l'empire qui, à partir des années 1615, endossèrent de plus en plus fréquemment l'habit de marchand. Parmi celles-ci, les plus actives étaient sans surprise les *umarā'* placés à la tête de provinces maritimes comme le Gujarat⁹² mais aussi, comme on l'a vu, les nombreux immigrants iraniens qui s'imposèrent précisément à cette époque comme le premier élément de la noblesse moghole⁹³.

La participation commerciale croissante de la famille impériale et de la noblesse ainsi que la place de choix faite aux Iraniens dans la sphère politico-économique ne sont pas les seuls témoins de la nouvelle orientation mercantiliste adoptée par le pouvoir moghol dans le premier quart du XVII^e siècle. Celle-ci se perçoit également dans certaines directions prises par l'expansion moghole et par le durcissement de l'attitude de la dynastie vis-à-vis des puissances commerciales européennes.

90. Pour mieux exprimer le mépris que lui inspirait le prosélytisme de Gurū Arjan et de Šāh'y Ahmād Sīrhīndī, Jahāngīr choisit ainsi d'évoquer le « trafic frauduleux (*dāḡānī/dārī-jī bāzī*) » auquel se livrait le sikh et les « échoppes de la tromperie » achalandées par les disciples du Mujaddid, Jahāngīr 1999, pp. 59 et 304 et Jahāngīr 1980, pp. 42 et 309.

91. Subrahmanyan 2005, vol. 2, pp. 67-68.

92. Pour les activités des *mukāsaddī* (administrateurs) des ports de Cambay et de Surat et, plus généralement, pour une analyse de l'évolution des rapports entre marchands et pouvoir moghol dans le cadre de la province du Gujarat, on consultera utilement Hasan 2004, ch. 3, pp. 31-51.

93. Voir infra sur l'implication commerciale des membres de la famille de Nūr Jahān.

Contrairement à ce qui est généralement affirmé, le règne de Jahāngīr ne vit pas, en effet, l'arrêt complet du processus de conquête (ré)enclenché par Akbar : la pression exercée sur les sultanats du Deccan se poursuivit sans interruption durant cette période, tandis qu'une nouvelle orientation stratégique commençait de se manifester avec la poussée vers les marges méridionale et orientale du Bengale. L'un des motifs essentiels sous-tendant cette opération était de nature commerciale, les Moghols cherchant ainsi à s'emparer des deux principaux ports du Bengale — Hughli à l'ouest et Chittagong à l'est — respectivement contrôlés par les marchands portugais et les souverains maghns de l'Arakan⁹⁴. Et s'il est vrai que ces expéditions n'aboutirent alors à aucun résultat tangible, les efforts initiés par Jahāngīr furent poursuivis avec constance par ses successeurs et finalement couronnés de succès : Hughli fut conquise en 1632 par l'armée de Šāh Jahān et Chittagong succomba aux assauts de Šayista Hān en 1666. Avec le contrôle de ces deux ports, les Moghols bénéficièrent dès lors d'un accès privilégié à la baie du Bengale et à son commerce florissant.

Initiateur d'une politique agressive sur la frontière orientale de l'empire, Jahāngīr fut également à l'origine du durcissement de la position moghole face à la présence européenne sur les côtes occidentales. Le premier conflit ouvert éclata en 1613 avec la capture et la destruction par les Portugais d'un navire de Surat revenant richement chargé de Djeddah, et dans lequel Maryām al-zamānī avait d'importants intérêts⁹⁵. L'impotence de la réplique jahāngiride (arrestation et confiscation des biens des *frangis* qui se trouvaient sur ses terres) montre que les Moghols étaient de moins en moins prêts à accepter le contrôle européen sur leur commerce maritime et témoigne par là même de leur intérêt croissant pour cette activité. À la crise de 1613-1615 succéda une période de « conflit larvé » qui se poursuivit jusqu'à la fin du règne et vit les Portugais céder progressivement du terrain face à la pression croissante exercée par les Moghols. De ce point de vue, le voyage entrepris par Jahāngīr au Gujarat en 1617-1618 apparaît particulièrement significatif. Bien que l'empereur l'ait présenté dans ses Mémoires comme un simple séjour d'agrément⁹⁶, les observateurs portugais ne s'y laissèrent pas prendre et manifestèrent leurs inquiétudes concernant ses éventuelles conséquences pour l'Estado da Índia⁹⁷. De fait, plusieurs éléments donnent à penser que la visite gujarātī de Jahāngīr était étroitement liée à la nouvelle politique commerciale qui commençait alors à se dessiner. Les réflexions dont le monarque ponctua son court séjour à

94. Subrahmanyam 2005, vol. 2, pp. 45-46.

95. Pour une analyse détaillée de ce conflit, voir Flores 2005, pp. 251-261.

96. « Je n'avais jamais chassé d'éléphants et je voulais voir le Gujarat et l'Océan », écrit Jahāngīr 1999, p. 232 en guise d'explication.

97. Flores 2005, p. 224.

Cambay attestent d'abord de sa volonté de promouvoir le trafic entre la côte occidentale de l'empire et la mer Rouge, Jahāngīr ambitionnant de faire de la cité portuaire l'escale la plus attractive de tout l'ouest de l'Océan Indien grâce aux réformes fiscales qu'il venait d'y introduire⁹⁸. Il est par ailleurs très intéressant de noter que c'est précisément à l'occasion de son séjour au Gujarat que le monarque décida de nommer le prince Šāh Jahān à la tête du gouvernement de la province : ce faisant, il s'assurait que l'autorité impériale s'y ferait désormais plus fortement sentir, en particulier vis-à-vis des Européens⁹⁹.

Šāh Jahān s'avéra dans ce cas, comme dans d'autres, un excellent choix. Le prince participait lui-même activement au trafic gujarātī et les archives portugaises montrent qu'il adopta effectivement une stratégie plus dure à l'égard de l'Estado da Índia¹⁰⁰. Les Portugais ne furent cependant pas les seuls Occidentaux à goûter à ses redoutables talents de négociateur. Face aux agents de l'EIC établis à Surat, il mêla habilement le recours à la carotte et au bâton¹⁰¹. Avec l'appui de son père, Šāh Jahān réussit ainsi à mettre en place au Gujarat une politique commerciale ferme visant tout à la fois à développer les intérêts moghols dans le trafic international, à les émanciper du contrôle portugais et, plus généralement, à les protéger de la convoitise des puissances européennes. Le gouvernement de la plus riche province maritime de l'empire fut donc à bien des égards le laboratoire princier dans lequel s'élabora le mercantilisme royal de Šāh Jahān. Dans cette perspective, il n'est guère étonnant que les Européens aient cherché à profiter de son entrée en rébellion en 1622 — et de sa marginalisation politique — pour faire pression sur Jahāngīr. En octobre 1623, les Anglais s'emparèrent ainsi de l'ensemble de la flotte de Surat de retour de Moka. En échange de la libération de la flotte, les Anglais réclamaient compensation pour certains préjudices qu'ils estimaient avoir subis et exigeaient surtout que le commerce avec les ports de la mer Rouge leur fût désormais ouvert. Face à cette impressionnante démonstration de force maritime, Jahāngīr chercha d'abord à obtenir l'aide des facteurs hollandais de Surat mais, suite à leur refus, il fut forcé de temporiser en attendant des conditions d'action plus favorables. Celles-ci se présentèrent en 1624 avec le départ de la flotte de l'EIC : profitant de ce que les Anglais étaient désormais privés de cette précieuse protection, le monarque ordonna leur arrestation massive dans l'ensemble de ses territoires. Tout comme en 1613, la violence compensatoire exercée à terre porta une nouvelle fois ses fruits : les agents de l'EIC

98. Jahāngīr 1999, p. 241.

99. Jahāngīr 1999, p. 244.

100. Flores 2005, pp. 262-264.

101. Pour plus de détails à ce sujet, voir Faruqui 2002, pp. 187-189.

acceptèrent de restituer les navires capturés et leurs cargaisons sans pour autant avoir obtenu la satisfaction de leurs revendications¹⁰².

Il paraît difficile, en conclusion, d'ignorer le notable renforcement des liens entre pouvoir politique (*imārat*) et commerce (*tijārat*) qui marqua le règne de Jahāngīr ainsi que le rôle central joué par l'Iran safavide dans le développement d'un mercantilisme d'État « à la moghole ». Comme on l'a vu, l'ambitieuse politique commerciale menée par Šāh 'Abbās constitua en effet une puissante source d'inspiration pour Jahāngīr, et l'avidité avec laquelle ce dernier rechercha les services des élites iraniennes combinant savoir-faire administratif et commercial ne permet guère de douter qu'il ait vu en elles les intermédiaires indispensables au développement d'une politique similaire en terre moghole. Pour terminer sur ce point, il est également important de souligner que l'évolution initiée par Jahāngīr alla en se renforçant sous le règne de son successeur Šāh Jahān. De tous les Moghols, il fut probablement celui qui porta le plus d'intérêt au trafic maritime. Il poursuivit également le recrutement d'Iraniens, auxquels il continua par ailleurs d'accorder un rôle-clé dans l'administration fiscale. Sous son impulsion, la politique commerciale moghole se fit encore plus ambitieuse, comme en témoignent l'expulsion des Portugais de Hughli en 1632 et les tentatives menées pour instaurer des monopoles impériaux sur des produits tels que l'indigo, la chaux ou le salpêtre¹⁰³.

Sous Šāh Jahān, la politique commerciale de la dynastie fut cependant loin d'être le seul domaine à porter la marque des processus de compétition et d'imitation qui sous-tendaient les relations de l'empire moghol avec les puissances contemporaines de l'Asie musulmane. De fait, il paraît illusoire de vouloir rendre compte des transformations que connut l'idéologie impériale durant le second quart du XVII^e siècle – abandon progressif du culte royal, coloration orthodoxe donnée au discours officiel et insistance renouvelée sur l'héritage timouride – sans les mettre en relation d'une part avec le plus vaste mouvement de réforme orthodoxe dont l'influence se percevait alors tant dans les cours ottomane et safavide que dans les sultanats du Deccan et le plus lointain Acéh, d'autre part avec la reprise de l'expansion moghole en direction de l'Asie centrale uzbek, et enfin avec la place croissante accordée à la connexion timouride dans l'idéologie safavide. Il s'agit là, assurément, d'un autre chantier à explorer pour l'histoire connectée.

¹⁰². Pour un récit détaillé de cette crise du point de vue d'un observateur hollandais, voir Broecke 1932, pp. 3-7.

¹⁰³. Voir Flores 2005, III/2 sur les relations entre Šāh Jahān et les Portugais et Chandra 1959, pp. 94-95 sur les monopoles instaurés par ce monarque.

BIBLIOGRAPHIE

- Abū al-Fazl, 2000 :
Ākbar-nāma, tr. anglaise : *The Akbarnama of Abul Fazl*, 3 vols., H. Beveridge, éd., Calcutta, The Asiatic Society, (1^e éd. 1897-1921).
- Alam, Muzaḥḥar, 2003 :
 « The Culture and Politics of Persian in Precolonial Hindustan », in : S. Pollock, éd., *Literary Cultures in History. Reconstructions from South Asia*. Berkeley, University of California Press, pp. 131-198.
- Alam, Muzaḥḥar - Subrahmanyam, Sanjay,
 – 2000 (éds.) : *The Mughal State (1526-1750)*. Delhi, Oxford University Press (1^{re} éd., 1998).
- 2007 : *Indo-Persian Travels in the Age of Discoveries, 1400-1800*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Ali, Muḥammad Athar,
 – 1975 : « The Passing of Empire: the Mughal Case », *Modern Asian Studies*, IX/3, pp. 385-396.
- 1985 : *The Apparatus of Empire. Awards of Ranks, Offices and Titles to the Mughal Nobility 1574-1658*. Delhi, Oxford University Press.
- 2000 : « Political Structures of the Islamic Orient in the Sixteenth and Seventeenth Centuries », in : I. Habib, éd., *Medieval India. Researches in the History of India, 1200-1750*. Delhi, Oxford University Press, pp. 129-140 (1^{re} éd., 1992).
- Babaie, Sussan, 1994 :
 « Shah 'Abbas II, the Conquest of Qandahar, the Chihil Surun and its Wall Paintings », *Muqarnas*, XI, pp. 125-142.
- Babayan, Kathryn, 2002 :
Mystics, Monarchs and Messiahs. Cultural Landscapes of Early Modern Iran. Cambridge - London, Harvard University Press.
- Bābur, 1996 :
Bābur-nāma, tr. angl. W. M. Thackston, Washington D.C. - New York, Freer Gallery of Art and Arthur M. Sackler Gallery, Smithsonian Institution & Oxford University Press.
- Bailey, Gauvin Alexander, 1998 :
 « The Indian Conquest of Catholic Art: The Mughals, the Jesuits and Imperial Mural Painting », *Art Journal*, LVII/1, pp. 24-30.
- Balabanlilar, Lisa, 2007 :
 « Lords of the Auspicious Conjunction: Turco-Mongol Imperial Identity on the Subcontinent », *Journal of World History*, XVIII/1, pp. 1-39.
- Beach, Mīlo Cleveland, 1981 :
The Imperial Image. Paintings for the Mughal Court. Washington D.C., Freer Gallery of Art & Smithsonian Institution.

- Bhakkari, Šayh Farīd,
– 1961-1974 : *Dahīr al-hawānīn*, S. M. Haq, éd., Karachi, Pakistan Historical Society, 3 vols.
– 2003 : *Dahīr al-hawānīn*, tr. angl. Z. A. Desai, *Nobility under the Great Moghals. Based on Dhakhirah Khawānīn of Shaikh Farīd Bhakkari*, Delhi, Sundeep Prakashan, vol. 2 et 3.
- Broecke, Pieter van den, 1932 :
« Pieter van den Broecke at Surat (1620-1629) » Tr. angl. W. H. Moreland, *Journal of Indian History*, XI, pp. 1-16 et 203-218.
- Calmar, Jean,
– 1988 : « Les marchands iraniens : formation et montée d'un groupe de pression, 16^e-19^e siècles » in : J. Aubin - D. Lombard, dir., *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine, 13^e-20^e siècles*. Paris, Éditions de l'EFHSS, pp. 91-107.
– 2000 : « Safavid Persia in Indo-Persian Sources and in Timurid-Mughal Perception » in : M. Alam - F. N. Delvoye - M. Gaboriau, éds., *The Making of Indo-Persian Culture. Indian and French Studies*. Delhi, Manohar, pp. 351-391.
- Chandra, Satish, 1959 :
« Commercial Activities of the Mughal Emperors during the 17th century » *Bengal Past and Present*, LXXVIII/2, pp. 92-97.
- Cole, Juan R. J., 2003 :
« The Imagined Embrace. Gender, Identity, and Iranian Ethnicity in Jahangir Paintings » in : M. Mazzaoui, éd., *Safavid Iran and her Neighbors*. Salt Lake City, The University of Utah Press, pp. 49-61.
- Dadvar, Abolghasem, 1999 :
Iranians in Mughal Politics and Society, 1606-1658. Delhi, Gyan Publishing House.
- Dale, Stephen Frederic,
– 1998 : « The Legacy of the Timurids » *Journal of the Royal Asiatic Society*, VIII/1, pp. 43-58.
– 2003 : « A Safavid Poet in the Heart of Darkness. The Indian Poems of Ashraf Mazandarani » in : M. Mazzaoui, éd., *Safavid Iran and her Neighbors*. Salt Lake City, The University of Utah Press, pp. 63-80.
- Das, Asok Kumar, 1998 :
« Bishandas: 'Unequaled in his Age in Taking Likeness' » in : A. K. Das, éd., *Mughal Masters. Further Studies*. Mumbai, Marg Publications, pp. 112-133.
- Digby, Simon, 1993 :
« Some Asian Wanderers in 17th-century India - An Examination of the Sources in Persian » *Indian Museum Bulletin*, pp. 117-134.
- Edwards, Clara Cary, 1915 :
« Relations of Shah Abbas the Great of Persia with the Mogul Emperors, Akbar and Jahangir » *Journal of the American Oriental Society*, XXXV, pp. 247-268.
- Farooqi, Naimur R., 1989 :
Mughal-Ottoman Relations: A Study of Political and Diplomatic Relations between Mughal India and the Ottoman Empire, 1536-1748. Delhi, Idarah-i Adabiya-i Delhi.

- Faruqi, Munis Daniyal, 2002 :
« Princes and Power in the Mughal Empire, 1569-1657 » Ph.D., Duke University.
- Flores, Jorge, 2005 :
« 'Firingistan' e 'Hindustan'. O Estado da Índia e os confins meridionais do Império Mogol (1572-1636) » Ph.D., Universidade Nova de Lisboa.
- Foltz, Richard C., 2001 :
Mughal India and Central Asia. Karachi, Oxford University Press (1^{re} éd., 1998).
- Franke, Heike, 2005 :
Akbar und Ġahāngīr. Untersuchungen zur politischen und religiösen Legitimation in Text und Bild. Schenefeld, EB-Verlag.
- Golombek, Lisa - Wilber, Donald, 1988 :
The Timurid Architecture of Iran and Turan. Princeton, Princeton University Press.
- Gopal, Surendra, 1998 :
« Indian Diaspora in West and Central Asia and Russia in Medieval Times » *Journal of Indian Ocean Studies*, VI/2, pp. 116-128.
- Gruzinski, Serge, 2001 :
« Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres 'Connected Histories' » *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, LVII/1, pp. 85-117.
- Habib, Ifran,
– 1969 : « The Family of Nur Jahan during Jahangir's Reign: A Political Study » *Medieval India - A Miscellany*, Mumbai, Asia Publishing House, I, pp. 74-95.
– 1997 : « Timur in the Political Tradition and Historiography of Mughal India » in : M. Szuppe, dir., *L'héritage timouride. Iran - Asie centrale - Inde, XV^e-XVIII^e siècles (Cahiers d'Asie centrale, 3-4)*. Tashkent et Aix-en-Provence, Édisud, pp. 297-312.
- Haider, Mansura, 2004 :
Indo-Central Asian Relations: from early times to medieval period. Delhi, Manohar.
- Haneda, Masashi, 1997 :
« Emigration of Iranian Elites to India during the 16th-17th centuries » in : M. Szuppe, dir., *L'héritage timouride. Iran - Asie centrale - Inde, XV^e-XVIII^e siècles (Cahiers d'Asie centrale, 3-4)*. Tashkent et Aix-en-Provence, Édisud, pp. 129-143.
- Hasan, Farhat,
– 1989-1990 : « Mughal Officials at Surat and their Relations with the English and Dutch Merchants: Based on a Collection of Persian Documents of the Reigns of Jahangir and Shah Jahan » *Proceedings of the Indian History Congress, 50th Session*, Delhi, pp. 284-293.
– 2004 : *State and Locality in Mughal India. Power Relations in Western India, c. 1572-1730*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Islam, Riazul,
– 1970 : *Indo-Persian Relations: a Study of the Political and Diplomatic Relations between the Mughal Empire and Iran*. Téhéran, Iranian Culture Foundation.

- 1979-1982 : *A Calendar of Documents on Indo-Persian Relations (1500-1750)*. 2 vols., Téhéran-Karachi, Iranian Culture Foundation & Institute of Central and West Asian Studies (University of Karachi).
- Jahāngīr,
– 1980 : *Jahāngīr-nāma: Tizuk-i Jahāngīrī*, M. Hashim, éd., Téhéran, Intisāhāt-i Bunyād-i Farhang-i Irān.
– 1999 : *Jahāngīr-nāma*, tr. angl. W. M. Thackston, *Jahāngīr-nāma. Memoirs of Jahāngīr, Emperor of India*. Washington D.C. - New York, Freer Gallery of Art and Arthur M. Sackler Gallery, Smithsonian Institution & Oxford University Press.
- Khan, Iqidar Alam, 2002 :
« The Mughal Empire and the Iranian Diaspora of the 16th century » in : I. Habib, éd., *A Shared Heritage. The Growth of Civilization in India and Iran*. Delhi, Tulika Books, pp. 99-116.
- Khan, Muhammad Afzal, 1998 :
« Safavis in Mughal Service: The Mirzas of Qandahar » *Islamic Culture*, LXXII/1, pp. 59-81.
- Koch, Ebba, 2001 :
Mughal Art and Imperial Ideology. Collected Essays. Delhi, Oxford University Press.
- Lāhawrī, Abd al-Sattār b. Qāsim, 2006 :
Majālis-i Jahāngīrī, A. Nausāhī - M. Nizāmi, éds., Téhéran, Mirāt-i Maktub.
- Lefèvre, Corinne,
– 2007a : « Recovering a Missing Voice from Mughal India. The Imperial Discourse of Jahāngīr (r. 1605-1627) in his Memoirs » *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, L/4, pp. 452-489.
– 2007b : « Pouvoir et noblesse dans l'Empire moghol. Perspectives du règne de Jahāngīr (r. 1605-1627) » *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, LXIII/6, pp. 1287-1312.
- Lentz, Thomas W. - Lowry, Glenn D., 1989 :
Timur and the Princely Vision: Persian Art and Culture in the 15th c. Los Angeles, Los Angeles County Museum of Art.
- Levi, Scott C.,
– 2002 : *The Indian Diaspora in Central Asia and its trade, 1550-1900*. Leiden, E. J. Brill.
– 2007 (éd.) : *India and Central Asia. Commerce and Culture, 1500-1800*. Delhi, Oxford University Press.
- Littlefield, Sharon E., 1999 :
« The Object in the Gift: Embassies of Jahāngīr and Shah Abbas » Ph.D., University of Minnesota.
- Marthee, Rudolph P., 1999 :
The Politics of Trade in Safavid Iran. Silk for Silver, 1600-1730. Cambridge, Cambridge University Press.

- Moosvi, Shireen,
– 1990 : « Mughal Shipping at Surat in the First Half of the Seventeenth Century » *Proceedings of the Indian History Congress 51st Session*, Calcutta, pp. 308-320.
– 2002 : « Sharing the 'Asiatic Mode' ? India and Iran » in : I. Habib, éd., *A Shared Heritage. The Growth of Civilization in India and Iran*. Delhi, Tulika Books, pp. 177-188.
- Munši Iskandar Beg, 1978 :
Tarīḫ-i 'ālam-āra-yi abbāsī, tr. angl.: *History of Shah 'Abbas the Great (Tarīḫ-e 'Ālamāra-ye 'Abbāsī) by Iskandar Beg Monshi*. 3 vols., R. Savory, éd., Boulder, Westview Press.
- Necipoglu, Gülru, 1993 :
« Framing the Gaze in Ottoman, Safavid and Mughal Palaces » in : G. Necipoglu, éd., *Pre-Modern Islamic Palaces (Ars Orientalis, XXIII)*, pp. 281-302.
- Okada, Amina, 1992 :
Le Grand Moghol et ses peintres. Miniaturistes de l'Inde aux XVI^e et XVII^e siècles. Paris, Flammarion.
- Prakash, Om, 1985 :
The Dutch East India Company and the Economy of Bengal, 1630-1720. Princeton, Princeton University Press.
- Prasad, Beni, 1922 :
History of Jahāngīr. Londres, Oxford University Press.
- Quinn, Sholeh A., 2000 :
Historical Writing during the Reign of Shah 'Abbas. Ideology, Imitation and Legitimacy in Safavid Chronicles. Salt Lake City, University of Utah Press.
- Ramaswamy, Sumathi, 2007 :
« Concoct of the Globe in Mughal Visual Practice » *Comparative Studies in Society and History*, XLIX/4, pp. 751-782.
- Rahim, Muhammad Abdur, 1934-1935 :
Mughal Relations with Persia and Central Asia (Babur to Aurangzeb). Aligarh, Aligarh Muslim University.
- Rizvi, Kishwar, 2002 :
« The imperial setting: Shah Abbas at the Safavid Shrine of Shaykh Sa'ī in Ardabil » in : S. Canby, éd., *Safavid Art and Architecture*. Londres, British Museum, pp. 9-15.
- Robinson, Francis, 1997 :
« Ottomans-Safavids-Mughals: Shared Knowledge and Connective Systems » *Journal of Islamic Studies*, VIII/2, pp. 151-184.
- Seyller, John, 2000 :
« A Mughal Code of Connoisseurship » *Maqamas*, XVII, pp. 177-202.
- Subrahmanyam, Sanjay,
– 1992 : « Iranians Abroad: Intra-Asian Elite Migration and Early Modern State Formation » *Journal of Asian Studies*, LI/2, pp. 340-363.

- 1997 : « Connected Histories: Notes Towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia » *Modern Asian Studies*, XXXI/3, pp. 735-762.
- 2005 : *Explorations in Connected History*. Delhi, Oxford University Press, 2 vols.
- Szuppe, Maria, 1997 :
 « L'évolution de l'image de Timour et des Timourides dans l'historiographie safavide, XVI^e-XVIII^e siècles » in : M. Szuppe, dir. *L'héritage timouride. Iran - Asie centrale - Inde, XV^e-XVIII^e siècles (Cahiers d'Asie centrale, 3-4)*. Tashkent et Aix-en-Provence, Édisud, pp. 313-331.
- Watson, Geoff, 1995 :
 « Interpretations of Central Asian Influences on Mughal India: The Historical Debate » *South Asia*, XVIII/2, pp. 1-22.
- Welch, Anthony, 1974 :
 « Painting and Patronage under Shah 'Abbas I » *Iranian Studies - Studies on Isfahan*, VIII/3-4, pp. 458-507.
- Welch, Stuart Cary, 1995 :
 « The Emperor's Shah: Emperor Jahangir's Two Portraits from Life of Shah 'Abbas » in : A. I. Davies - W. W. Robinson - C. P. Schneider, eds., *Shop Talk: Studies in Honor of Seymour Slive*. Cambridge, Harvard University Art Museums, pp. 260-263.

INTELLECT AND THE LIMITS OF REASON: NATIVE AND EUROPEAN RESPONSES TO EARLY-MODERN INDIAN POLITICAL THOUGHT

Hassan Bashir

Abstract: This paper focuses on the content and impact of political ideas, devised by Abū al-Faḡl (d. 1602) and adopted by emperor Akbar (r. 1556-1605) as state policy, in early modern India. It discusses historical circumstances of Akbar's India focusing on the multi-confessional nature of the polity and the need to forge a national identity that could overcome divisions created by dominant religious identities in India, i.e., Hinduism and Islam. The paper begins by delineating Abū al-Faḡl's broader political theory, as given in Ā'in-i Akbarī, with a focus on his logic regarding a definite causal relationship between human intellect and societal conflict. It then compares and analyzes works by Bada'īnī (d. c. 1615) with the records maintained by Antonio Monserrate (d. 1600) who was member of the first Jesuit mission to Akbar's court. Bada'īnī's work represents orthodox Muslim reaction to Akbar's policies and Monserrate's commentary reveal the manner in which early modern Europeans received Akbar's politics.

INTRODUCTION

Towards the end of 1570s Akbar the great (r. 1556-1605), the third Mughal emperor of India, developed keen interest in Christianity and invited a delegation of Jesuit missionaries to come and stay at his court. In a letter addressed to the Chief Fathers of the order of St. Paul, he expressed his desire to know more about the Christian faith and requested the presence of learned priests at his court. Akbar asked these priests to bring principle books of the Law and the Gospel with them so that he could learn about the Christian doctrine.¹ This was indeed a most fortunate development for the Society of Jesus, which had piggybacked on Portuguese success and established itself

1. Jesuits were popularly called Paulists because of the college of St. Paul in Goa. See Correia-Afonso 1980, p. 6. For English translation of the actual invitation see Correia-Afonso 1980, p. 1.

